



3 SPECTACLES

Medellin
Fort-de-France
Port-au-Prince













SPECTACLES



SPECTACLES





SPECTACLES



tout en chantant et en secouant ses maracas, la fumée du tabac



SPECTACLES



l'enveloppait et il se sentait à la fois heureux et troublé par le



doute et par le mystère. Les indiens makiritares savent que si Dieu

rêve de nourriture, il produit des fruits et fournit l'aliment. Si

« Fictions Ordinaires »

Catherine Boskowitz et Jean-Christophe Lanquetin

« Le projet naît d'un constat partagé, d'une interrogation sur les conditions, le contexte et les enjeux de notre pratique d'artistes de spectacle vivant aujourd'hui en France. Nous partageons le sentiment d'une déconnexion profonde des formes théâtrales et des lieux de l'institution culturelle avec le monde dans lequel nous vivons. Le constat peut sembler caricatural mais quelque chose d'une circulation entre la parole scénique et le monde d'aujourd'hui nous semble actuellement rompu au profit d'une fabrique d'histoires hors sol et de la reproduction des discours dominants. Il s'agit concrètement d'un formatage de l'adresse et du sens, de l'impossibilité à ce qu'une pluralité de points de vue, de paroles, de récits, se dise dans ces lieux pourtant conçus pour être au service de tous. Et ce ne sont pas les propos constamment ressassés sur la liberté du spectateur qui suffisent à faire exister cette pluralité.

Ainsi, travaillant dans le champ théâtral, nourris depuis longtemps, chacun à sa manière, de pratiques collaboratives et contextuelles, nous ne savons plus très bien, dans ces espaces institutionnels, à qui nous nous adressons, ni pourquoi, comment et où nous pouvons le faire. Un sentiment domine : Sommes-nous en résonance avec les histoires, les fictions du monde actuel ? Nous adressons-nous à ceux qui dans leur diversité, en constituent la chair ? Nous partageons un sentiment de coupure, d'entre soi. Plusieurs événements politiques récents, en France et ailleurs - en particulier les attentats de 2015 - viennent le renforcer. D'où l'envie, formulée ensemble en 2016 et concrétisée au fil de l'année 2017, de déplacer nos modes opératoires, une envie d'ouverture

et d'écoute, d'immédiateté, de fragilité, d'improvisation, de joie, de créativité et de beauté, par insertion de nos pratiques de fiction et de récit au cœur de contextes urbains. Pour tous deux, être artiste est indissociable du voyage, du fait de travailler hors d'Europe, en prise avec les contextes les plus divers, dans le monde arabe, sur le continent africain, en Amérique du Sud... Ainsi, en 2016 nous avons eu l'opportunité de voyager en Colombie, d'y rencontrer des artistes et de nous immerger au cœur de la vitalité urbaine de Bogota. La rencontre avec Raphael Girouard, designer de lumières urbaines et activiste social nous a conduit à Medellin - cette ville fortement résiliente d'un passé violent, où se développent de nombreuses expérimentations urbaines et pratiques collaboratives connectant le social et l'artistique. La rencontre avec la corporation Nuestra Gente - un lieu social et théâtral - dans le quartier de Santa Cruz nous a semblé un espace possible pour ce projet appelé 'Fictions Ordinaires', spectacle vivant entre théâtralité, arts visuels et performance, inscrit dans le contexte d'un quartier, imaginé avec et à partir des récits de ses habitants. En avril 2017 nous nous sommes ainsi installés pour un mois dans Sinaï, un petit quartier de réfugiés et déplacés internes, (du fait de la guerre civile qui a fait rage pendant près de cinquante ans en Colombie). Il y a vingt ans c'était un campement, aujourd'hui il est bâti en dur, mais menacé de disparaître à nouveau par un processus de gentrification urbaine.»

Catherine Boskowitz (metteure en scène) et Jean-Christophe Lanquetin (scénographe et enseignant à la HEAR)

Suite à cette première résidence qui a rassemblé une équipe artistique d'une quinzaine de personnes, dont cinq étudiantes de la HEAR (Margot Ardouin, Lisa Colin, Maria Flor Pinheiro, Adeline Fournier, Elise Villatte), un dispositif similaire (quoique dans une temporalité plus courte) a été mis en place à Fort de France (en Martinique, à l'invitation de Tropiques Atrium) et à Port-au-Prince (en Haïti, à l'invitation du Festival Quatre Chemins), où deux étudiantes ont rejoint le projet.

L'itinérance du projet de Medellin à Fort de France et Port au Prince, s'est d'emblée construite dans la perspective de travailler aussi en France, notamment à Strasbourg et en particulier dans le quartier de la Meinau, où Fictions Ordinaires se poursuit aujourd'hui.

FICIONS ORDINAIRES

Trois spectacles mélangeant jeu d'acteurs, vidéo, danse, installations en direct ont été présentés devant les habitants, à Medellin / Sinaï les 28 et 29 avril 2017, à Fort-de-France dans le quartier des Terres Saint Villes le 27 mai 2017 et à Port-au-Prince dans le quartier de Bas-peu-de-chose le 23 novembre 2017. À chaque fois à l'issue d'une résidence de travail en immersion dans le quartier, d'une durée de quinze jours à un mois, mais suffisante pour activer une multitude de questions et enjeux dont la première partie de cette publication tente de témoigner.

fictionsordinaires.net

FICIONS ORDINAIRES

Catherine Boskowitz et Jean Christophe Lanquetin

Medellin

01.

Avril 2017

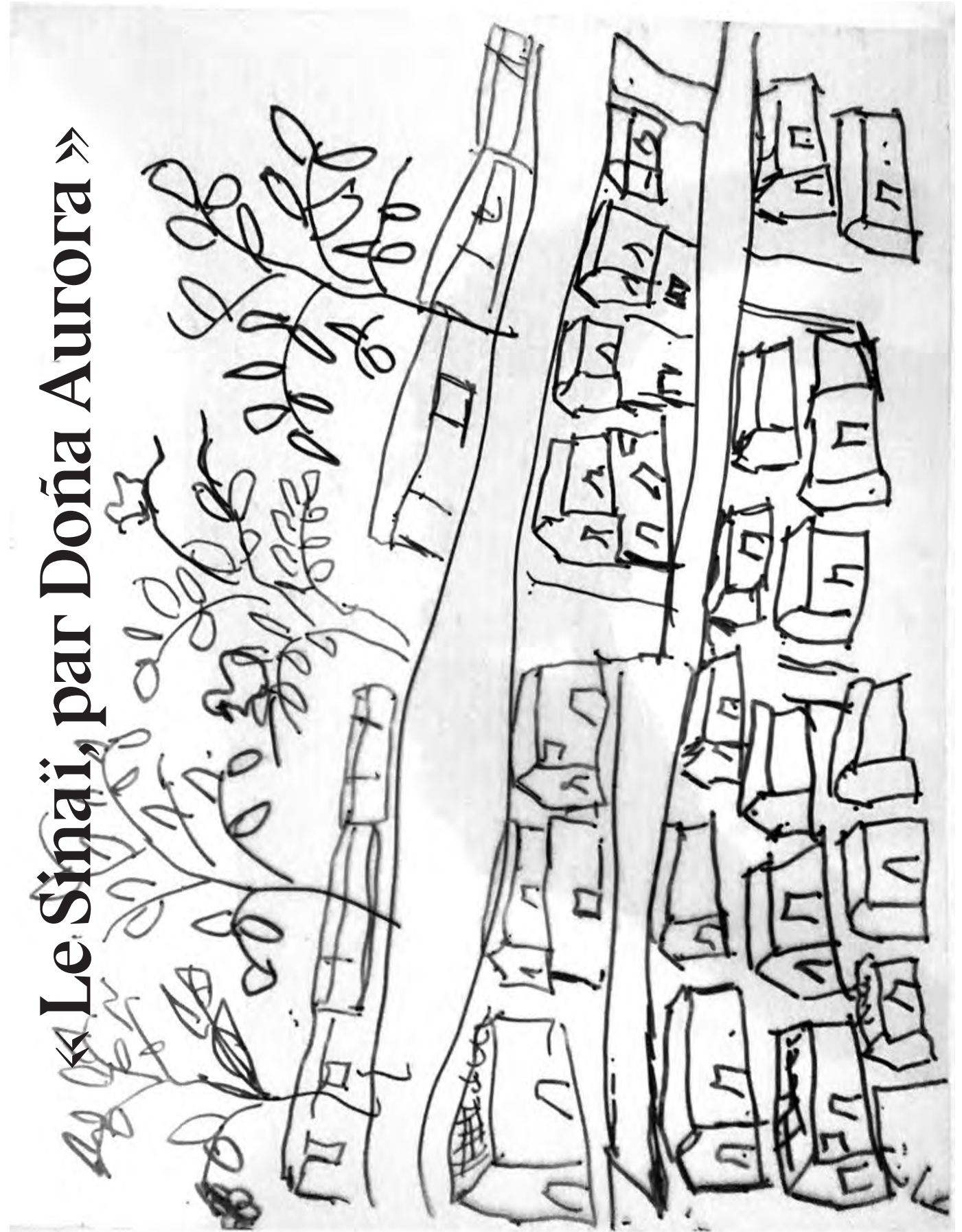
Dieu rêve de la vie, il naît et donne naissance. La femme et l'homme

rêvaient que dans le rêve de Dieu apparaissait un grand œuf brillant.

01.

Quartier Sinai
 À Medellín, on nous raconte
 la naissance du quartier
 – un récit des origines
 (du monde).
 Le quartier,
 au commencement
 un campement, est
 aujourd’hui construit en dur
 et menacé par un processus
 de gentrification.

« Le Sinai, par Doña Aurora »



MEDELLIN

Doña Aurora

« Maisons »

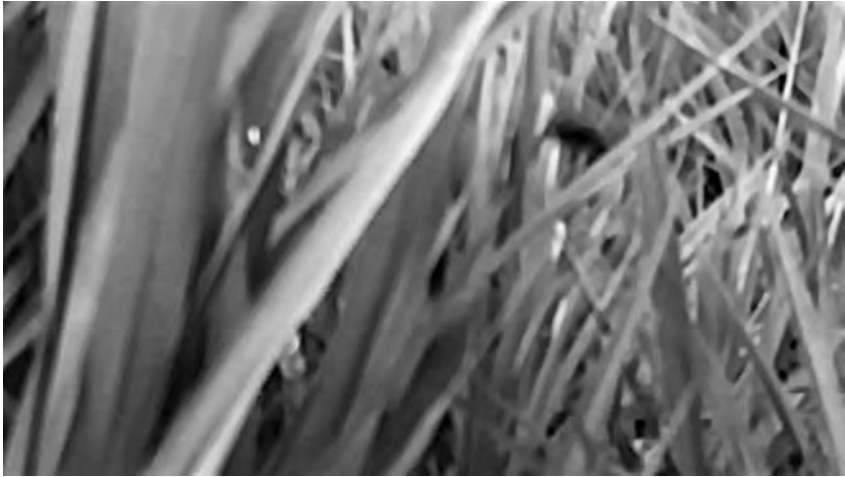


Catherine Boskowitz et Maria Flor Pinheiro

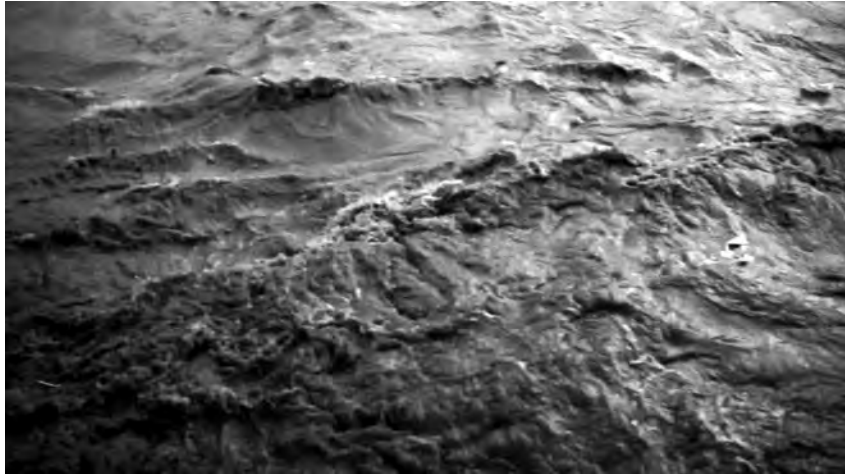


MEDELLIN

« La Création du Monde au Sinaï »



Jean Christophe Lanquetin



MEDELLIN



ront. Mais ils renaîtront. Ils naîtront et mourront à nouveau et renaîtront. Et jamais

ils ne cesseront de naître, car la mort est un mensonge.

« 4 marches, 4 perspectives,
4 façons de raconter
l'espace »

Avril 2017,
j'entre pour la première fois
au Sinaï.

Je garde de ce moment un souvenir précis : le quartier est constitué de deux artères principales ; de chaque côté les habitations changent régulièrement de couleurs et de formes. Des enfants courent ici et là et empruntent la multitude de petits passages et corridors qui échappent au premier abord à l'œil de l'étranger.

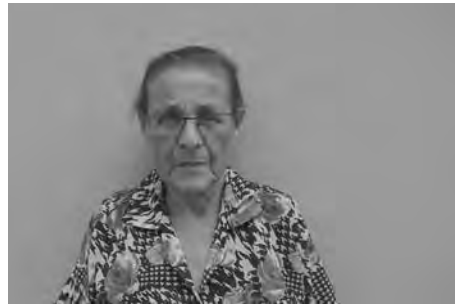


PASTO

Quand je suis arrivé,
on ne voyait qu'une
grande étendue
d'herbe.

Le long du quartier coule un fleuve,
El Río Medellín.

Je peine à me repérer : la limite entre espace public et espace privé est floue. Je ne sais pas vraiment où marcher, où m'asseoir. Un jeune garçon prend ma main et m'emmène dans le dédale. Il me montre ses endroits préférés et pointe du doigt les rares endroits où il ne faut pas aller : attention chien méchant, père violent... Je ne comprends pas bien la langue mais je le suis. Bientôt ils sont plusieurs. J'observe et progressivement je m'habitue.



A l'origine du quartier,
il n'y avait qu'une petite
colline.

Comment raconter le sas d'acclimatation nécessaire lors de la découverte d'un nouvel espace ; ce lent modelage de sons, d'odeurs, de souvenirs et d'images qui forment peu à peu une cartographie sensible. Les cartographies se font et se défont dans ma tête, elles apparaissent en pratiquant l'espace, le rythme propre à chaque quartier, chaque ville, chaque contexte. Puis s'estompent.

MONTE



RIO

Mon premier souvenir ?
C'était un grand pré.



ARENERO

Ma grand mère raconte
qu'au début, il n'y avait
que de l'eau.



Le quartier du Sinaï vu et filmé par Alexis, Christian, Mariela et Mariana. 4 marches, 4 perspectives, 4 façons de raconter l'espace. C'est en déambulant dans le quartier qu'émerge peu à peu une parole ; celle du Sinaï, de son fonctionnement et de son évolution depuis sa création jusqu'à nos jours.

MEDELLIN

Elise Villatte

« Ensename algo
Apprends moi quelque chose »



MEDELLIN

Maria Flor Pinheiro



MEDELLIN

Maria Flor Pinheiro

économique, les désordres du climat... Mais aussi : sur l'appel secret qui existe



MEDELLIN



David Ditoma Kadoule

autrement. La plupart des migrants ont identifié un lieu d'une arrivée, qu'ils ont



MEDELLIN



David Ditoma Kadoule

David Ditoma Kadoule, photographe togolais, participe à la résidence. Il documente la vie de la jeune génération vivant dans le quartier.

choisi ou qu'a choisi pour eux leur perception du monde. Ils sont habités par une

« La Doña – Portrait d'une femme »

C'est une femme plutôt ronde avec un grand sourire et les pieds ancrés dans le sol, la Doña. Elle habite le quartier du Sinai. La communication orale est difficile car je parle mal l'espagnol. Alors on cuisine. Les plats mijotent, c'est long à cuire. Après avoir épluché les légumes, trouvé les épices qu'il faut mettre dans le riz et pressé le jus de fruit, on attend. Elle fait un café très sucré, on fume, elle me parle sachant très bien que je ne comprends pas la moitié de ce qu'elle me dit. Ça la fait rire et quand la Doña rit, le sourire vient automatiquement. Son rire est tellement fort et franc qu'il en est communicatif. Elle me pose quelques questions sur la France et la vie là-bas, j'essaie d'y répondre. Des amies passent tous les matins prendre un café, ça les intrigue qu'une jeune française ait envie d'apprendre la cuisine colombienne. Parfois on regarde un épisode de télé novela sur son téléphone et la Doña pleure quand quelque chose de tragique arrive à l'un des personnages. J'apprends peu à peu l'espagnol en étant dans cette maison.

Chez la Doña la vie suit son cours. Le grand-père passe à moitié nu aidé de la belle-fille pour prendre sa douche qui se trouve dans la même pièce que la cuisine. La belle-fille vient pour nous aider ou pour boire un café. Nicole, une

orpheline recueillie par la Doña passe nous voir quand elle rentre de l'école. Elle pose ses affaires et puis va voir ce qu'elle peut faire à la Casa Comunal, notre lieu de travail. On l'y voit souvent. La Doña a cinq enfants mais je ne connais que son fils d'une trentaine d'années. Elle a aussi quelques petits enfants, qu'elle me montre en photo. Elle est très fière de ses filles et de son fils.

Je me sens bien dans sa maison. C'est précaire, il faut installer des seaux à l'intérieur quand il pleut. Pendant que les plats mijotent, on s'assoit sur des banquettes dans le couloir. En face il y a les chambres et à droite la porte ouverte qui donne sur la rue. La Doña nous sert un café très sucré. J'aime mon café sans sucre, je n'ai pas osé lui dire mais j'ai fini par m'y habituer et presque aimer ça. Alors je bois des litres de café sucré tous les matins en fumant des cigarettes et en l'écoutant me parler de plein de choses que je ne comprends pas.



Margot Ardouin

vision surgie de la mondialité. Sans doute subjective partielle partiale, aliénée par

S’endormir dans l’avion à 13h37, se réveiller à 13h15. Ne jamais voir le soleil se coucher. Ne jamais voir le soleil tout court, les hublots sont tous fermés pour une nuit artificielle. Il est continuellement 13h30, nous faisons du sur place. A peine l’heure touche-t-elle à sa fin qu’elle reprend au début. Nous sommes pris dans une boucle. Le plan interactif incrusté dans le siège figure notre avion qui ne quitte jamais la lumière, tandis que la nuit tombe peu à peu sur notre point de départ. A partir de quand pouvons-nous dire que nous connaissons une ville, un quartier ? Quelle étrange sensation lorsqu’on se dit, sans savoir pourquoi à cet instant, à cet endroit, face à une scène quelconque, non pas simplement : je reconnais, mais je connais ce quartier, le terre-plein central, le supermarché, le vendeur de sucette continuellement présent à la sortie du métro, le feu rouge interminable, le garage auto, le marchand de jus de fruit qui, avant de rejoindre les personnages récurrents de notre récit quotidien n’était qu’un étranger que je n’avais jamais regardé. Puis nous avons parlé, en français. Il nous a raconté son histoire, si étonnamment proche de la nôtre. Et les regards fuyants dans la halte sont devenus des bonjours souriants.

J’essaie de me souvenir de ma première impression en débarquant dans ces rues tumultueuses et colorées. Je suivais, hagarde, celles qui connaissaient la route, me demandant comment il leur était possible de se repérer dans cette multitude de signes, de formes, de ruelles et de gens, desquels rien ne semblait se détacher suffisamment pour me permettre de garder l’itinéraire en mémoire. Tout avait l’air de se ressembler dans cette accumulation étouffante générale. Plus qu’un labyrinthe physique, c’était un dédale visuel. Ne pas se perdre dans la contemplation de ce paysage urbain était difficile. Aujourd’hui à travers mon écran je me déplace dans les rues du quartier de Santa Cruz. Je n’ai rien oublié. La moindre façade fait écho à mes souvenirs, à cette route empruntée tellement de fois. J’imaginai hésiter longuement avant de retrouver la ruelle descendant au Sinaï. Un bar, il y avait un bar juste avant, au coin de la ruelle, La statue de la vierge se trouvant juste à sa sortie le confirme. Pourtant, des bars il y en a tant ! Mais, le voyage s’arrête... Il est virtuel, il prend fin à l’entrée.

Il nous faut être dans l’improvisation, dans l’exécution spontanée, sans être préparés, sans avoir pris de notes. Nous ne pouvons pas réellement penser à l’avance et c’est tout l’enjeu du projet. C’est déstabilisant. Nous sommes réellement dans le temps

présent. Nous avons beau avoir essayé de préparer une ligne directrice, un but à atteindre ou un point de départ à mettre en place, les personnes et les événements qui surgissent dans cet espace de travail les bouleversent, il est alors indispensable de s’adapter, de réagir à l’instant. Les projets s’élaborent en direct, nous n’avons que le soir, une fois rentrés, pour faire le bilan de ce qui s’est passé, afin d’imaginer comment continuer, quelles stratégies adopter pour enchaîner, avant qu’elles ne soient bousculées à nouveau dès le lendemain. Nous ne pouvons que travailler au présent, sans jamais pouvoir faire plus que soupçonner le futur.

Je retrouve un plan de Medellín. Mon oeil s’arrête sur le nom des arrêts de métro. La voix résonne encore dans ma tête : Caribe, Tricentenario, Acevedo, Madera. Destination Niquia ou Estrella ? A quel arrêt nous descendions déjà ? C’est dingue comme des mots que nous n’entendons plus ou comme des visages que nous ne voyons plus produisent un effet corporel. Se souvenir c’est ressentir.

Je re-visionne la vidéo de présentation du projet tourné avec les habitants dans le quartier. C’est un moment, bientôt révolu, où les visages n’étaient l’écho de rien, ne se rapportaient encore à aucune histoire, à aucun souvenir, à aucun quotidien. A quel point cet enfant inconnu deviendra une référence à laquelle se raccrocher chaque jour ? Pourtant, j’ai oublié des prénoms que je n’ai eu de cesse de répéter. Parfois, un instant, ils me reviennent en mémoire. Le temps était une donnée importante, nécessaire. Le temps pour rentrer dans le quartier, pour rentrer en contact avec les habitants, pour instaurer une certaine confiance.» ¿ Cuanto dura un minuto ? « Cette phrase est notée de manière énigmatique dans mon carnet. Pourquoi et à quel moment l’ai-je écrite ? J’ai toujours trouvé la conjugaison espagnole des temps compliquée. Mais dans ma mémoire nous dirons toujours «Yo soy».

.

MEDELLIN

« J’écris un an après »

Adeline Fournier

les forces dominantes qui nous formatent l’imaginaire, mais vision tout de même.

Carla 43 ans, entretien / dessin dans son épicerie

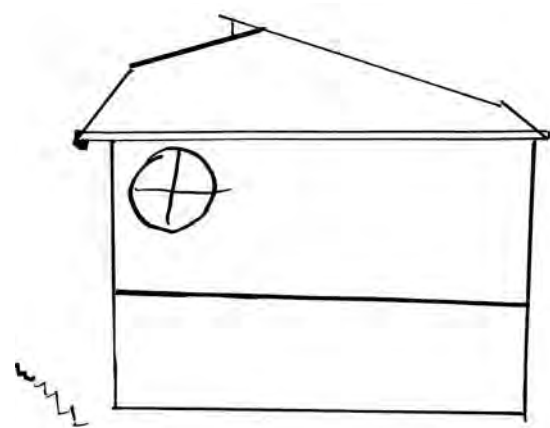
J’espère voir toutes les maisons reconstruites avec de bons matériaux. Beaucoup de toitures sont en mauvais état. Si on ne quitte pas le quartier, alors il faut que les rues soient goudronnées et que les poteaux sans câbles électriques soient ordonnés. Il y a peu, un oiseau s’est posé sur un câble, paf ! on n’avait plus d’électricité. Ces jours-ci un transformateur a brûlé...

Il arrive souvent que le fleuve déborde. L’autre jour l’eau est montée jusqu’à l’entrée de la maison. Il y avait un gamin à l’intérieur, il n’arrivait plus à ouvrir la porte, il était en train de se noyer. L’eau monte par les toilettes. Les maisons en contrebas sont les premières à être inondées. Toute cette eau... Ils disent que le projet de rénovation a été approuvé, mais que Sinaï n’en fait pas partie, alors ils mesurent et re-mesurent le niveau du fleuve. Ils nous ont dit qu’une partie du quartier a déjà été récupérée par la ville mais il n’y a rien d’officiel. Les gens d’ici ont peur avec ce qu’ils ont fait au niveau du pont de La Madre Laura (un pont urbain proche). Ils détruisent des maisons sans autorisation, puis ils nous déplacent, dans des quartiers super loin, super haut. Les habitants ne sont pas contents.



Le quartier auto-construit du Sinaï, sur les rives du Rio à Medellín, compte environ 350 maisons appartenant à des familles déplacées, principalement de la région d’Antioquia. Le bâti présente différents degrés de consolidation. Comme le passage de l’*informalité* à la *formalité* urbaine représente des coûts estimés trop élevés, les normes municipales interdisent toute intervention publique, ce qui finit par aboutir à l’expulsion de la population. Pourtant ces quartiers sont souvent la seule possibilité d’accès au logement, à la ville et au travail pour leurs habitants. En 2011 la ville a ainsi ordonné la démolition du quartier suite à une inondation, démolition qui n’a pas eu lieu.

Comment considérer l’*informel*, non pas comme un espace intégrable à un espace formel, mais comme un espace légitime de la ville avec ses problèmes à régler et ses atouts à valoriser : sa capacité à rendre l’habitat accessible aux plus pauvres et le savoir-faire de ceux qui les ont bâtis. J’ai posé une question aux habitants du Sinaï : comment te vois-tu dans 10 ans ?



Esperanza Environ 85 ans, entretien / dessin devant sa porte

Je m’imagine ici assise sans pouvoir bouger... Quand tu y es c’est dur de l’imaginer. Ce que je sais c’est que je suis très vieille, je ne sors jamais du quartier. Je suis presque clouée ici. Dans 10 ans je serai une petite vieille qui ne pourra plus bouger, mais je serai toujours là. Le plus important c’est que l’on arrive là où l’on doit arriver. Lorsque je me lève, légère, les voisins disent : on ne l’a pas vue, serait-elle malade ? Mince... madame Esperanza, madame Esperanza ! On veut voir si elle est toujours vivante, et oui, je suis toujours là. *Rires*. Je ne suis pas encore partie. Je vis avec mon fils. Mon fils ne me laisse jamais seule. Il travaille par-là, il lave des voitures et moi quand j’ai un peu de temps, je vais le voir et je l’aide.

Rires.

Ca fait bien longtemps que je vis ici... Pourquoi je vous mentirais. Depuis ma jeunesse, depuis que je suis gamine. Je crois que ce quartier va m’enterrer. Ma mère m’a dit que j’étais née à Bucaramanga, je suis donc Santandereana (département au nord du Santander) mais du Santander je ne me souviens de rien, je suis devenue paisa (nom que portent les habitants de la région de Medellín). L’endroit où tu grandis, tu l’aimes. Ici les enfants ne sont pas vulgaires les uns avec les autres contrairement à d’autres quartiers où ils engueulent leur mère, et ça je n’aime pas. La mère c’est celle qu’on blesse le plus.

Ici, tous me respectent, ils m’aiment beaucoup. La dernière fois je me suis plainte d’un jeune, ils sont allés le voir parce qu’il m’avait manqué de respect et ils lui ont dit : avec cette dame tu fais attention ou tu vas avoir des problèmes. Ave Maria ! ils veulent montrer aux gens leur supériorité.

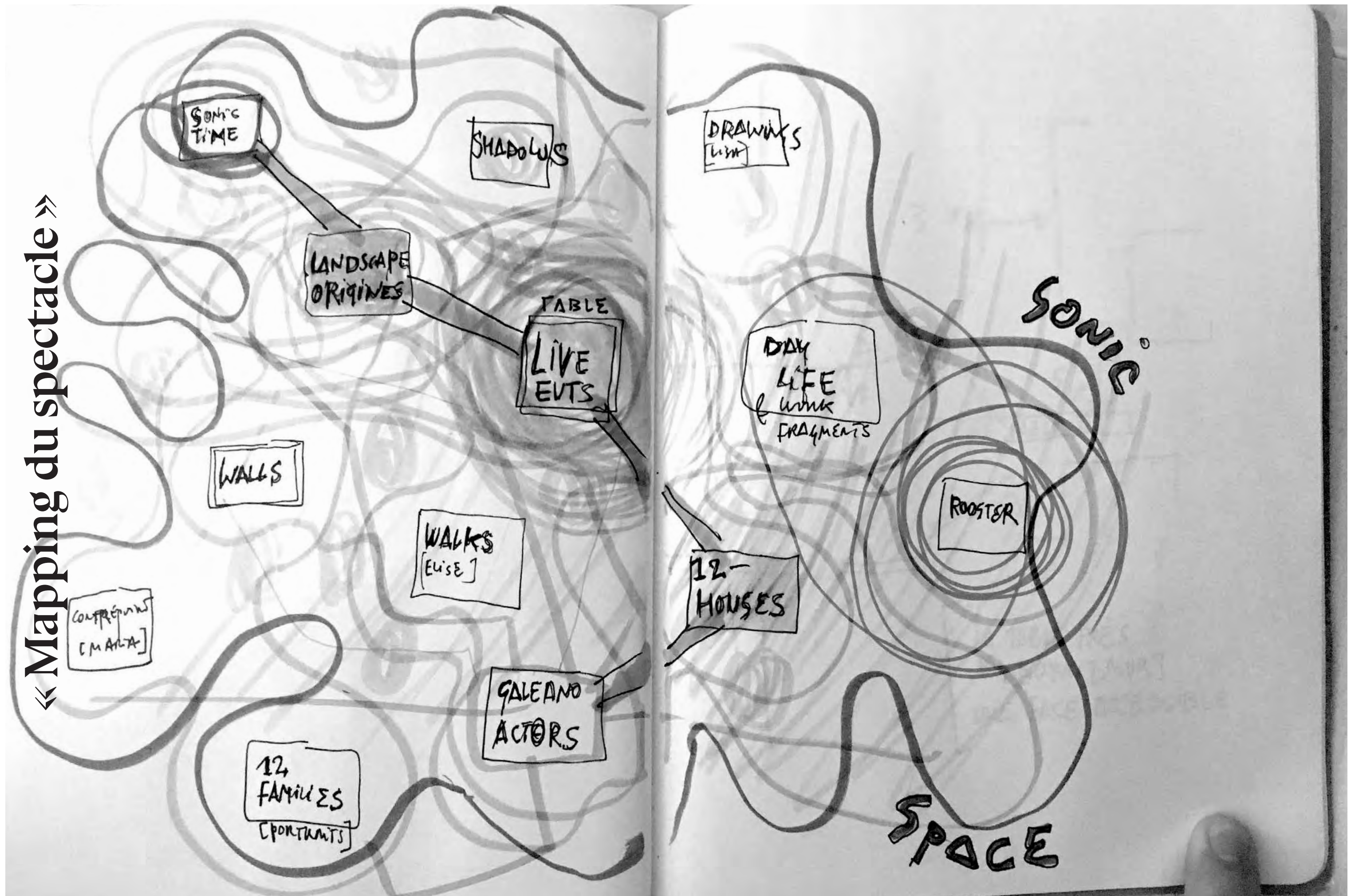


MEDELLIN

Lisa Colin

En eux, elle a rompu les verticalités du paysage, élargi au-dessus des frontières leur

« Mapping du spectacle »





MEDELLIN

collectif

Mai 2017

Fort-de

France

03.

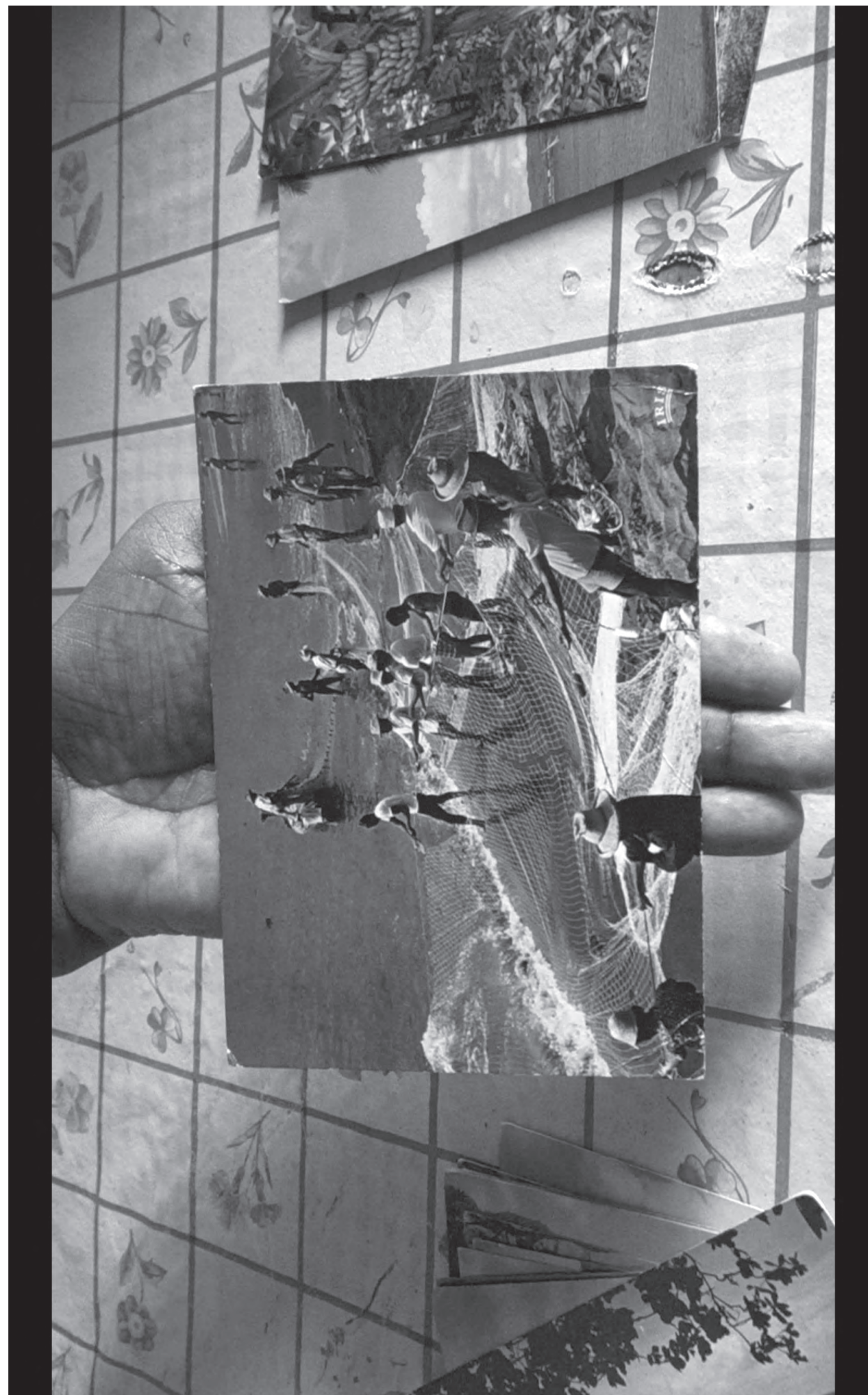
vision est une autorité. Elle ne sait lire aucune des anciennes limites. Elle ne sait

qu'inventer des passages, ouvrir des voies, aller dans une constance qui reste intacte

03.

À Fort-de-France dans
le quartier des Terres
Sainville, des souvenirs
de paradis perdus puis
« l'invasion » des
étrangers.

même quand elle n'aboutit pas, qui se maintient comme ça, dessinant de son unique



sillage une géographie neuve, ouverte sitôt le premier pas, atteinte au même instant,



FORT-DE-FRANCE

collectif

qu'ils labourent d'avance de leur seule intuition, qu'ils vivent avant de la

Maintenant ça a changé.

On est gênés, parce-que c'est pas notre temps

Mais finalement on est habitués.

Car on a vu de bonnes choses avant de voir des mauvaises choses

On avait toujours eu des chinois

Jusqu'ici on ne connaissait pas les noms

Si c'était André, si c'était Pierre, c'était Chine

Quant à la dame, c'était madame Chine

Les enfants qui sont nés, c'était Chine

Les guadeloupéens,

on ne connaissait pas leur nom

C'était Guadeloupe

Les syriens, eh bien c'était

syrien, on avait des syriens

On ne savait pas s'ils étaient... Israël, s'ils étaient...

On disait que c'était des syriens

On avait des italiens, grands commerçants

Des italiens, des grands commerçants

On avait Fratelli

On avait Venutolo, on avait Sionti

On avait, j'ai oublié les noms

Mais c'étaient des Italiens

C'est pour vous dire qu'il y avait des étrangers

FORT-DE-FRANCE

Mme Cicéron

connaître vraiment, qu'ils possèdent avant même d'arriver, et qui reste d'autant plus

Il y avait les Saint-Luciens qui venaient
On ne connaissait jamais leur nom
(...)

On a toujours eu, monsieur, des étrangers
Mais des étrangers, on savait pas si c'étaient
des étrangers

On a toujours vécu avec des étrangers
Des coolies... il y avait les Maraj
Du fond des Indes que ceux-là sont,
sortis eh bien ils étaient installés ici

Ils avaient un grand magasin
On a toujours eu des étrangers
Et les étrangers sont toujours bien reçus
Les étrangers
Je ne dis pas qu'ils ont fait fortune
On a toujours eu des étrangers
Nous n'avions pas l'habitude de parler fort
Ils sont entrés avec leurs mœurs
On doit les traiter comme ça
On est obligés de les accepter
C'est ennuyant
C'est toute la nuit que ça dure
Mais la Martinique a toujours eu des
étrangers

A toujours reçu des étrangers

« Récit de Mme Cicéron »
Quartier des Terres Sainville
MAI 2017

Mme Cicéron

FORT-DE-FRANCE

« La danseuse Muriel Bedot en répétition »



Muriel Bedot

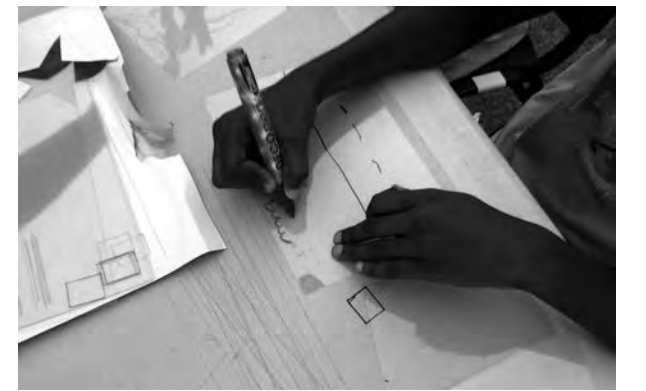
FORT-DE-FRANCE



FORT-DE-FRANCE

Muriel Bedot

le reste, où est il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le



FORT-DE-FRANCE

Raphaël Girouard

banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de



FORT-DE-FRANCE



Raphaël Girouard et Muriel Bedot et Yaël Réunif

fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

02. Port-au-Prince

Stephen Wright

Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons

02.

À Port-au-Prince

La difficulté à vivre
– la survie –
le tiraillement entre
un pays que l'on aime
et l'envie de partir.

Quartier Bas-peu-de-Chose

pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y



penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur



PORT-AU-PRINCE



Place Carl Brouard

d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie.



PORT-AU-PRINCE

James

14 NOVEMBRE 13H30
PLACE CARL BROUARD

L'embouteillage ne diminue pas.
La poussière n'arrête pas de
m'empêcher de respirer. Sur cette
moto, je me voyais coincé entre
deux voitures. J'attendais ce moment.
Ce moment de mettre les pieds à
l'endroit d'où je fixais mon esprit.
En arrivant sur la place Carl Brouard
le soleil reste collé à mon front,
m'empêchant de voir. Je descends
de la moto. J'avance sur la place.
Le soleil ne me lâche pas. J'avance.

Un regard ne me lâche pas.
Il est là. Ce regard de femme.
Cette femme noir vêtue.
Elle ne me lâche pas.
Me regarde avec mépris. Je souris.
J'avance sur la place un peu vide.
Je vois des hommes ancrés dans leur
solitude. Ils prennent leur bain de
soleil. Je le sens sous la tête.
Ça me crève les yeux. Je reviens
sur mes pas. La dame me croise
du regard. Elle se tourne.
Je n'ai pas ma place ici.

Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ?

James St Felix

Catherine

15 NOVEMBRE 17H45
PLACE CARL BROUARD

Je suis assise sur les gradins en béton du terrain de basket en contrebas de la place. Un enfant, torse nu – est-ce un enfant ? – joue au foot. C'est rigolo, les filets de but sont miniatures, posés de chaque côté du terrain en largeur. Les enfants qui tapent dans le ballon semblent des géants. L'enfant au torse nu – mais est-ce un enfant ? – est un peu plus grand que les autres, il tape dans le ballon, le reprend, le glisse entre ses pieds, tape encore et le retouche, les autres ne peuvent l'atteindre, son corps se déploie... Il étend ses bras, les lève au dessus de lui, écarte ses mains, les replie, fait danser ses jambes autour de la boule en plastique. Il saute, bras au ciel, il saute très doucement, le ballon entre ses jambes, tourne sur lui-même. C'est un ange. Son visage est serein, un léger sourire sur les lèvres, le regard au sol, il décolle, reste quelques secondes suspendus dans l'air, son pied touche la balle, frappe... et marque un but. Le groupe de lutins autour laisse échapper en chœur le cri de la victoire.

Sabrina

15 NOVEMBRE 17H18
PLACE CARL BROUARD

Tout le monde était là. Les enfants jouaient au foot, les jeunes discutaient le match de basket. Il y en a aussi qui prennent de la bière. Seule la dame en noir reste sans bouger. Je l'ai approchée, je l'ai saluée, elle m'a regardée d'un air bizarre, elle ne m'a pas répondu. Elle n'a rien fait. J'ai pu constater que cette dame, la pauvre femme en noir a peut-être un problème. Elle a pris doucement ses galons comme si elle avait peur de moi. Elle s'est mise debout, a avancé vers moi d'un air furieux. Je suis obligée de partir pour aller retrouver un ami du quartier.

16 NOVEMBRE 17H51
PLACE CARL BROUARD

La dame en noir était toujours là, avec ses deux galons, des linges et des chaussures par terre. J'ai pu constater que cette femme n'est pas lucide. Cette fois-ci je suis restée un peu loin d'elle, juste pour la voir réagir. Une chose qui paraît impossible. Après quelques minutes, j'ai vu venir deux cireurs de bottes avec leur bataclan en mains. Ils ont l'air très fatigués. L'un, assis sur un mur, l'autre sur son petit banc. Dans leur conversation, j'ai saisi le nom de celui qui est sur le mur, il s'appelle JEZIBON. Il s'est mis debout peut-être pour aller faire quelque chose pendant que l'autre surveillait ses affaires. Il prit une brosse et commença à nettoyer ses chaussures. Jezibon est revenu avec du clairin en murmurant une chanson populaire. Ils ont bu tous les deux.

PORT-AU-PRINCE

Catherine Boskowitz et Sabrina Georges



PORT-AU-PRINCE



Catherine Boskowitz

« Rêveries sur le spectacle »



Catherine Boskowitz

PORT-AU-PRINCE

« Elle parlait en créole et moi,
je lui répondais
en Français. »

laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles

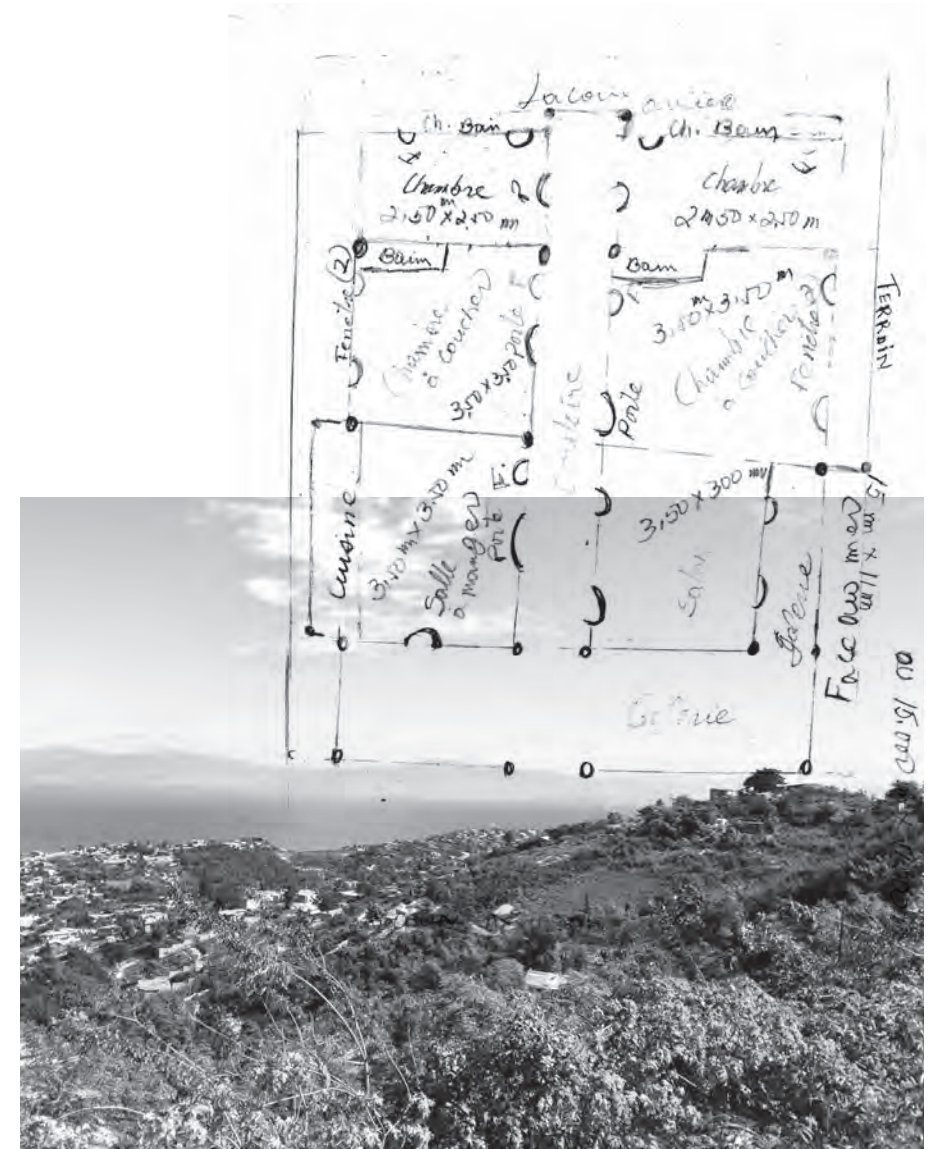
Derrière la montagne, montagne.
Dèyè mòn, gen mòn
Derrière la montagne, montagne.
Dèyè mòn, gen mòn
Derrière la montagne, montagne.
Dèyè mòn, gen mòn

Bonsoir,
Bonswa,

Veillez m'excuser, je ne parle pas créole.
Eskizem. Mwen pa pale kreyòl.

J'ai rencontrée « M » le jeudi 18 novembre.
Mwen rankontre « M » jedi 18 novanm

Elle parlait en créole et moi, je lui répondais
en Français.
Li te pale kreyòl, mwen te reponn li an franse.



Maria Flor Pinheiro

PORT-AU-PRINCE

parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes. Peut-être s'agit-il de fonder enfin

« *Li te pale kreyòl, mwen te reponn li an franse.* »



Elle vendait du savon entre cette place et la rue des Houx
Li t'ap vann savon ant place la ak ri dewou.

Et elle m'a racontait qu'elle avait un petit terrain sur la route en direction de Leogane.
Li te rakonte m li te gen yon teren sou wout Leyogàn nan.

L'idée de sortir de la ville, même pour une seule journée, m'est venue à l'esprit.
Lide poum te sòti na vil la pandan yon jounen sa te vin na lesprim.

M. m'a dit : Il n'y a pas encore de maison.
« M » te di m : li panko gen kay.

Enthousiasmée, je lui ai répondu : dans ce cas, je veux bien t'aider à la construire !
Mwen te repon li : bon, nan ka sa, mwen vle ede w konstwi l'

Un peu plus tard, elle m'a dit que

la construction était prévue pour 2018. Je lui ai proposé de venir l'aider en novembre.
Yon ti tan aprè, li di m konstwiksyon an gen poul fèt an 2018. Mwen te dil m'ap vin edel nan mwa novanm.

Pendant ce temps, elle continuerait à travailler pour gagner et mettre de l'argent de côté.
Pandan tan sa, l'ap kontinye travail poul ekonomize lajan.

« Le savon, ça ne se vend pas toutes les jours »
« M » te di m : savon pa vann chak jou.
C'est n'est pas comme du pain.
Li pa tankou pen.

Moi aussi, il va me falloir garder de l'argent.
Mwen tou fòm travay pou m gen lajan.

Derrière la montagne, savon.
Dèyè mòn, gen savon.

Derrière la montagne, se réveiller tôt.
Dèyè mòn, fò w leve bonè.

Derrière la montagne, travailler toutes les jours.
Dèye mòn, travay chak jou.

PORT-AU-PRINCE

Maria Flor Pinheiro

Pa gen foto

Je suis sorti de la maison, je suis passé au bureau « Rêves Chaque Jour » puis on est sorti avec toi, Maria et Noah. On s'est retrouvé au bureau des Fictions Ordinaires à 10H30. C'était un vendredi. On passe la place Carl Brouard, l'église Epiphanie et le stade Silvio Catore jusqu'à Ghetto Biennale. On traverse une place puis suivie d'une série de marchands de chaussures, de vêtements, et d'électronique. On arrive dans une sorte d'atelier d'artiste. Jean-Pierre nous montre le travail de plusieurs artistes. Là, je prends la première photographie.

Un homme nous présente son travail, il s'appelle Auguste je crois? Tu prends tes premières photographies. Dans un premier temps d'assez loin et depuis l'extérieur, puis doucement, tu t'es rapproché. Après, on est entré au cimetière avec Jean-Pierre. Tu as pris 3, 4, 5 photographies ici, je ne sais plus. Première cave, la famille Maxens. Deuxième cave, la famille Benet. Troisième Cave, la famille Duvalier. C'est la deuxième fois que je viens ici. Le cimetière comme lieu de vie. J'étais devant toi. On a continué à marcher. Tu as pivoté rapidement sur la gauche et pris une photo de la tombe. Un trou béant. On est arrivé au carrefour des trois chemins. Des gens regroupés autour d'une cérémonie vaudou.

L'homme installait au sol du pain, du bonbon sirop, du café, du miel. Le public était regroupé sur la gauche. On a contourné les offrandes par la droite. J'ai surtout observé les bougies. Tu as parlé de 'cérémonie mystique'. Photo. Chaque bougie a une couleur et une utilisation bien particulière. Tu sais, la femme était là, devant Baron Criminel, pour réclamer la justice. Une bougie dans la main gauche, une bouteille dans la main droite. Je ne comprends pas tout ce que je vois. J'ai remarqué que tu fonctionnais surtout à l'instinct. Tu t'arrêtes rarement pour prendre une photo. Tu fais ça en marchant, sans trop y prêter attention. Néanmoins, le regard est précis. Je viens souvent ici et ça, c'est l'endroit que je préfère.

Si je devais nommer cette photo, ce serait Lea Maria Peter. Tu as pris cette photo différemment. Tu es monté sur une tombe pour prendre de la hauteur, peut être pour cadrer le ciel. J'ai hâte de la voir. J'ai photographié deux personnes à Baron Criminel. Elles allumaient des bougies, mettaient de la nourriture par terre, jetaient au sol du café, du clairin. Tu as pris différentes photographies, en tournant tout autour de la croix comme pour englober, saisir l'intégralité de la cérémonie. J'ai continué à te suivre. Là c'est fini, on est arrivé au bout des 27 poses. Plus d'appareil photo.

Sans pouvoir accéder aux photographies, on est rentré silencieusement au Bureau des Fictions Ordinaires.

*Peterson Laurore et Elise Villatte
Place Carl Brouard, Port-au-Prince
26 novembre 2017*



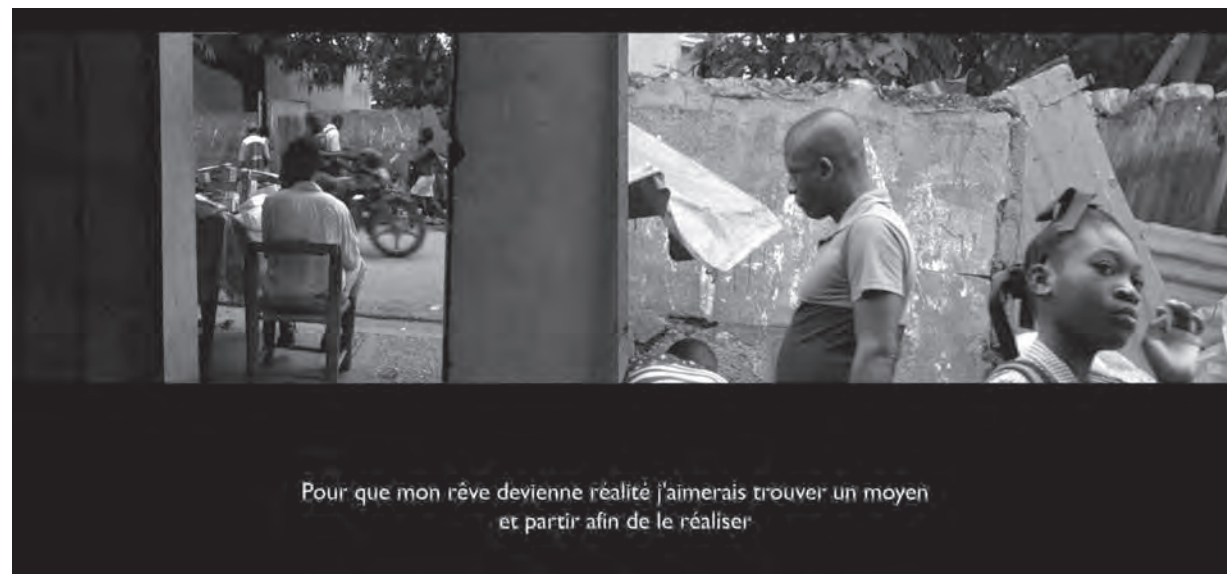
PORT-AU-PRINCE

Elise Villatte

« Fictions Ordinaires »

Catherine Boskowitz, François Duconseille,
Jean-Christophe Lanquetin et Nina Støttrup Larsen

PORT-AU-PRINCE



Jean Christophe Lanquetin

FICTIONS ORDINAIRES est une question dont s'empare le programme Play>Urban – porté depuis 2011 par François Duconseille et Jean-Christophe Lanquetin avec de nombreux partenaires et invités – ici, Catherine Boskowitz et Nina Støttrup Larsen – pour un cycle de recherches dans deux quartiers de Strasbourg, la Meinau et le Neuhoof : quels projets artistiques peut-on produire à partir des récits de ses habitants ?

Nos expérimentations se nourrissent de la notion de théâtralité. Elle permet une ouverture à l'ordinaire, à ses diverses manifestations performatives dans les actions quotidiennes ainsi que fictionnelles dans les récits de vie portés par les gens. Son omniprésence dans nos vies suggère qu'il n'y a pas besoin de la coupure produite par une scène théâtrale – et en particulier la scène frontale – comme lieu séparé pour réfléchir et dire le monde. C'est par des connexions directes avec le monde et les gens dans un constant va et vient entre immersion et extraction que des formes de co-présence singulières et justes se créent (elles dépassent au passage une pensée disciplinaire des pratiques artistiques). L'urbain devient alors LA scène contemporaine qui permet de parler du monde actuel en prise directe, en son cœur.

L'époque est celle d'une attention au monde qui ne passe plus par les formats « classiques » du dire ou du voir, mais par une interrogation sur leur inscription dans un espace et sur les formes de l'être ensemble. Dire cela et l'on s'entend répondre : « oui, mais cela existe déjà, c'est une recherche ancienne ». Peut-être, et après ? Pourquoi ne pas penser qu'il s'agit d'un potentiel d'invention, de création, que les possibles d'un geste plastique, théâtral sont inscrits dans un contexte – urbain en particulier ; qu'il y a tout à inventer parce que le monde change, parce que les villes mutent, parce que les espaces communs sont constamment à repenser, parce que la scène ou la galerie comme dispositifs de (re)présentation se font obsolètes. Et c'est à l'immersion et à la porosité que s'ouvre la pensée spatiale. Quels espaces pour une écoute, une attention intense, précise au cœur des flux ? Et tant pis si c'est précaire, fragile, soumis à une tonne de contingences, à l'imprévu, à la pluie, au rendez-vous manqué, reporté, à la difficulté

technique. Si les gens viennent, s'ils sont là, s'ils agissent avec et autour, c'est qu'il se passe peut-être quelque chose, même modeste. Ce n'est pas juste le simulacre d'une performance à l'entrée de l'exposition, c'est l'intensification d'une pensée et d'une écriture du geste et de sa capacité à se mettre au cœur des choses, à se confronter.

Le concept d'usage (*usership*), telle que le philosophe Stephen Wright le formule, ancre nos recherches et les relie à une multitude de pratiques qui se situent hors des dispositifs de visibilité du monde de l'art, tout simplement parce qu'ils n'y correspondent pas, ne s'y reconnaissent plus. Wright nomme, avec d'autres, une pensée de l'art qui n'est pas séparée de sa valeur d'usage, une pratique artistique inscrite dans le flux des gestes qui façonnent nos vies, notre ordinaire et notre extra-ordinaire.

Les espaces urbains dont nous parlons ici n'ont rien d'homogène, ils varient en fonction des contextes géographiques et politiques. Ceux dont il a été question à Medellín, Fort-de-France et Port-au-Prince sont différents entre eux, et surtout différents des espaces publics de la ville européenne. La ville y est un rassemblement d'énergies et de pratiques où les dynamiques individuelles ont une large place. L'espace public tel que nous le connaissons aujourd'hui en France est au contraire celui des pouvoirs, de l'Etat, des institutions qui en régulent les possibles. C'est un espace où le dissensus peine à s'exprimer. Dans une période où le contrôle de la sphère publique est en forte augmentation (suite notamment aux attentats de 2015), la tenue d'événements qui ne seraient pas sous haute surveillance et en lieu clos devient quasi impossible. La tendance est à préférer un espace lisse où plus rien ou presque ne s'exprimerait d'autre que les pratiques standard d'un monde devenu ultra-libéral (shopping, flânerie, terrasse...). Même s'y tenir immobile est en passe de devenir suspect. Ce contexte lourd, sombre, nous oblige à reposer la question de la présence des formes artistiques dans l'espace urbain, qu'on aimerait plutôt appeler « espace commun », même s'il s'agit d'un mot valise. On pourrait ainsi résumer trois enjeux, qui sont aux fondements des Fictions Ordinaires et de ses développements à venir dans le projet EXTRA ORDINAIRE.

— Comment en tant qu'individus, artistes, collectifs, échanger avec une constellation de gens d'horizons divers, à Meinau et au Neuhoof, autour de points de vue, de récits, de situations, d'enjeux, d'expériences ? Ce sont des questions d'agir ensemble... Comment donner à entendre et à voir en les amplifiant, une multiplicité d'expériences de vie urbaine, en co-existant en leur sein, afin de construire ensemble des situations, artistiques (mais pas seulement), qui rendent obsolète la répartition des rôles entre spectateur et acteur ?

— Où les gens se rencontrent-ils dans les villes actuelles ? Comment en viennent-ils à se croiser et à se parler ? Cela devrait être simple. Cependant, lorsque c'est possible, souvent cela n'arrive pas. Nous connaissons mal les réalités des uns et des autres et cela nous éloigne de la fabrique de l'urbain, de la richesse et de la densité de ses connexions, de « l'infrastructure de personnes » (en référence à AbdouMalik Simone) qui constituent une ville. Nous questionnons en particulier les infrastructures matérielles et sociales (architecture, surveillance, capital, divisions urbaines...) qui façonnent l'urbain, la manière dont elles rendent muets les mouvements dans la ville et compliquent la possibilité de croisements entre personnes en produisant des cartographies prévisibles de relations, de mouvements, de possibles pour la plupart des habitants.

— Comment créer, construire des scènes conçues comme des espaces ouverts de subversion active dans le temps d'un projet, des lieux à la fois relationnels et physiques ? La scène est ici pensée comme un faisceau de connexions pour des rencontres inachevées, un espace d'émancipation, de [re]présentations et d'échanges. Comment prendre en compte la manière dont chacun, où qu'il soit situé, joue avec les contextes, les cadres institutionnels et infra-structurels pour produire des scènes ? Scènes visibles, déplacées, furtives par rapport à celles dont il dispose, dans un jeu de [re]configurations spatiales constamment tentées. Qui peut, qui a le droit de performer ces scènes, et où ?

EXTRA ORDINAIRE 2019
(Voir page 121)

FICTIONS ORDINAIRES

collectif

1	3 spectacles: Medellin, Fort-de-France, Port-au-Prince
18	Fictions Ordinaires
19	MEDELLIN
20	Quartier Sinai
22	Catherine Boskowitz et Maria Flor Pinheiro
26	Elise Villatte
27	Maria Flor Pinheiro
29	David Ditoma Kadoule
31	Margot Ardouin
32	Adeline Fournier
33	Lisa Colin
34	collectif
37	FORT DE FRANCE
39	Collectif
41	Mme Cicéron
43	Muriel Bedot
45	Raphael Girouard
46	Raphael Girouard et Muriel Bedot
47	PORT-AU-PRINCE
49	Chez Yvonne Dieujuste
50	Place Carl Brouard
51	James St Felix
52	Catherine Boskowitz et Sabruna Georges
53	Catherine Boskowitz
55	Maria Flor Pinheiro
57	Elise Villatte
58	Jean Christophe Lanquetin
59	collectif
61	RÉSEAUXCOLOPHON

68	MEINAU
71	François Duconseille
74	Jean-Christophe Lanquetin
76	Clémence Chiron
78	Boyzie Cekwana
80	Catherine Boskowitz
81	Nina Støttrup Larsen
84	Lucie Euzet
86	Elsa Chomienne, Emilou Duvauchelle, Adèle Vanhée
88	collectif
90	Espace Django
92	MEINAU MARCHÉ
95	Alice Chapotat
96	Inès Guelfucci
98	Pauline Schaettel
100	Elie Vrandrand-Maillet
101	Louise Diebold
102	Paul Gosset
104	Amélie Bulties
106	Jacques Caudrelier
108	Clothilde Valette
110	Marie Guillot
112	Elena Lebrun
114	Chloé Marliot
115	Elsa Markou
116	Clip réalisé par Mathis Brunet-Bahut, Louise Diebold, Margaux Michel, Atta Thiam
117	Léa Chardin
118	Léa Broussard
119	EXTRA ORDINAIRE
122	Clothilde Valette

Fictions

Ordinaires

1. **MEDELLIN**

Le projet est co-réalisé du 27 mars au 30 avril 2017 avec PluZ [Raphael Girouard, —Esteban Yepez, Carolina Parra] et accueilli par la Corporation Cultural Nuestra Gente [Jorge Brandon, Erica Muriel, Fredy Bedoya] et les associations du quartier Sinai. Cinq étudiantes de la HEAR dans le cadre de Play>Urban et cinq étudiant[els] de la UPB de Medellín participent au projet. Il se termine par deux représentations les 28 et 29 avril 2017

El proyecto está co-dirigido desde el 27 de marzo hasta el 30 de abril 2017 conPluz [Raphael Girouard, Esteban Yepez, Carolina Parra] y acogido por la corporación Cultural Nuestra Gente [Jorge Blandon, Erica Muriel, Fredy Bedoya] y asociaciones de vecinos Sinai. Cinco estudiantes de HEAR y cinco estudiant[els] de la UPB de Medellín participan al proyecto. Se finaliza con dos funciones, los 28 y 29 de abril de 2017.

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE
Catherine Boskowitz

CONCEPTION ET SCÉNOGRAPHIE
Jean Christophe Lanquetin

CRÉATION LUMIÈRES
Raphael Girouard (PluZ)

CRÉATION SON
Miguel Isaza

SOCIOLOGUE
Esteban Yepez (PluZ)

COORDINATION ET LOGISTIQUE
Carolina Parra (PluZ)

ACTEURS
Jenifer Valderrama Dominguez
Emanuel Gonzalez Canas
Sergio Andres Gonzalez Canas
Groupe
AmateurS
Vanessa Alejandra Arias
Alejandra Ossa Restrepo
Kevin Santiago Rotavizque
Ana Maria M. Uraigoza
Michell Monkoya Zapata
Body Art
Jham Carlos
Muslaco Polo

ÉTUDIANTES HEAR
Margot Ardouin
Lisa Colin
Adeline Fournier
Maria Flor Pinheiro
Elise Vilatte

DOCUMENTATION
PHOTOGRAPHIQUE
David (Ditoma) Kadoule

TRADUCTEURS
Margot Cannamella
Sebastien Bigot
Manuel Munévar

PRODUCTION
Anne Sorlin (ABC)
Coproducton
ScU2 Pluz S.A
Corporation Cultural Nuestra Gente Einstein on the Beach

AVEC LE SOUTIEN DE
Institut Français
saison France-Colombie
Région Ile de France
Haute École des arts du Rhin

REMERCIEMENTS
Tropiques-Atrium
Scène Nationale de Fort-de-France
Jorge Barco
Estelle Pagès
François Duconseille
Laagencia
Nadège Chouat
Julia Reth
Maria Mercedes González

2. **FORT-DE-FRANCE**

—Une proposition de Catherine Boskowitz et Jean-Christophe Lanquetin avec Raphael Girouard (Medellin). Du 15 au 28 Mai 2017. Une représentation publique a eu lieu devant la Maison rouge, le 27 Mai 2017.

DANSEUSES
Murielle Bedot
Yaël Réunif

LUMIÈRES
Raphael Girouard

CRÉATION SONORE
Miguel Isaza (Medellin)
À l’invitation de Tropiques Atrium
Scène Nationale de la Martinique et de la Maison Rouge
Production Cie ABC
(Anne Sophie Sarlin)

REMERCIEMENTS
Aux habitants des Terres Saint ville qui se sont prêtés au jeu de la résidence.
Hassane Kouyaté
L’équipe de Tropiques Atrium
Christiane Emmanuel

réseaux

3. **PORT-AU-PRINCE**

—Fictions Ordinaires à Port au Prince. Une proposition de Catherine Boskowitz et Jean-Christophe Lanquetin. À l’invitation du Festival Quatre Chemins, une représentation publique a eu lieu le 23 Novembre 2017, place Carl Brouard.

AVEC
James St Felix
Jean Ricardo Calixte
Sabruna Georges
Perla Maxline Saintil

ÉTUDIANTES HEAR
Elise Villatte
Maria Flor Pinheiro.

PRODUCTION
Cie ABC (Anne Sophie Sarlin)

AVEC LE SOUTIEN DE
Région Ile de France
Institut Français
Festival Quatre Chemins.

L’ÉQUIPE TECHNIQUE DU FESTIVAL
Simon Jerez
Zoé Mary

Marc Vallès
Anne Sorlin
Yvonne Dieujuste

REMERCIEMENTS
Guy Régis Jr
Hélène Lacroix
Les habitants de la rue du Dr Dehoux et de la place
Carl Brouard
Marc Edouard Jean
Peterson Laurore

4. MEINAU

— Un projet de Play>Urban, un programme de recherche de l’atelier de Scénographie de la HEAR. Play>Urban fait partie de l’unité de recherche Faire-Mondes soutenue par le Ministère de la culture et de la communication. Play>Urban reçoit le soutien de la Région Grand Est.

COMMISSARIAT

Catherine Boskowitz
François Duconseille
Jean-Christophe Lanquetin
Nina Støttrup Larsen

EXTRA ORDINAIRE

— Ce projet se poursuivra en 2019 par la réalisation d’EXTRA ORDINAIRE. Scénographies urbaines à la Meinau et au Neuhof 2019
Résidence/événement présentée par POLE-SUD CDCN et le collectif ScU2, avec l’Éspace Django et la Haute école des arts du Rhin (HEAR)

COMITÉ DES PEUPLES

— En janvier 2018, le Comité des Peuples a confié à des étudiants de l’atelier de Scénographie de la HEAR la

décoration la Fête des Peuples et la scénographie du spectacle « Vous avez dit mariage ? » réalisé avec le groupe de femmes les Rokayas de la Meinau.

LES ÉTUDIANTES DE L’ATELIER DE SCÉNOGRAPHIE DE LA HEAR

Elsa Chomienne
Clémence Chiron
Emilou Duvauchelle
Lucie Euzet
Clara Walter
Adèle Vanhée

— Le projet marché Meinau est un projet de l’atelier Scénographie de la HEAR, auquel ont participé les étudiants en deuxième et troisième année

LES ÉTUDIANTS DE L’ATELIER DE SCÉNOGRAPHIE DE LA HEAR

Léa Broussard
Mathis Brunet Bahut
Jacques Caudrelier
Alice Chapotat
Léa Chardin
Louise Diebold
Paul Gosset
Anton Grandcoïn
Inès Guelfucci
Marie Guillot
Elena Lebrun

Elsa Markou
Chloé Mariot
Margaux Michel
Pauline Schaeffel
Clothilde Valette
Elie Vendrand-Maillet

REMERCIEMENTS

Meinau Services
JEEP Meinau
Comité des Peuples
Foyer ADOMA Metzgerau de la Meinau
Conseil de quartier de la Meinau
Association Espoir

Eveil Meinau

Jean-Luc Allenbach
Rama Bangoura
Michel Bergier
David Cascaro
Boyzie Cekwana
Pierre Chaput
Aziza Charki
Nicolas Dautier
Kadiatou Diabaté
Lucile Favet
Irène Filiberti
Marie Fournet
Claude Geiswiller
Oumi Haidara
Claude Heckel
Pascal Humbert

Simon Jerez
Noufissa Kabbou
Saïd Kaneb
Bintou Kanté
Elisabeth Kathy
Hassane Kouyaté
Michel Koch
Sylvie Lafond
René Le Boëdec
Antoine Lejolviet
Philippe Lepeut
Vincent Leport
Katrin Lorenz
Jacqueline Maury
Odile Montalvo
Khady Niang
Estelle Pagès
Alice Paillard
Sello Pesa
Guy Régis Jr
Joëlle Smadja
Anne Sorlin
Pierre Speich
James St Felix
Atta Tiham
Gilbert Vincent
Rudy Wagner
Elisabeth Wetzler
Patrick Will

...

5. LA REVUE

— Le numéro 2 de la revue Play>Urban a été réalisé entre le 7 et le 15 mai 2018 dans le cadre de l’exposition Fictions Ordinaires à la Chaufferie, galerie de la HEAR, à Strasbourg.

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Catherine Boskowitz
Francois Duconseille
Jean-Christophe Lanquetin
Nina Støttrup Larsen

DESIGN GRAPHIQUE

Nina Støttrup Larsen
— assistée de
Thibaud Desmergers
Ambre Quemin
(étudiants en communication graphique à la HEAR)

IMPRESSION

printot & lxo imprimeurs

ISBN: 9791095050117

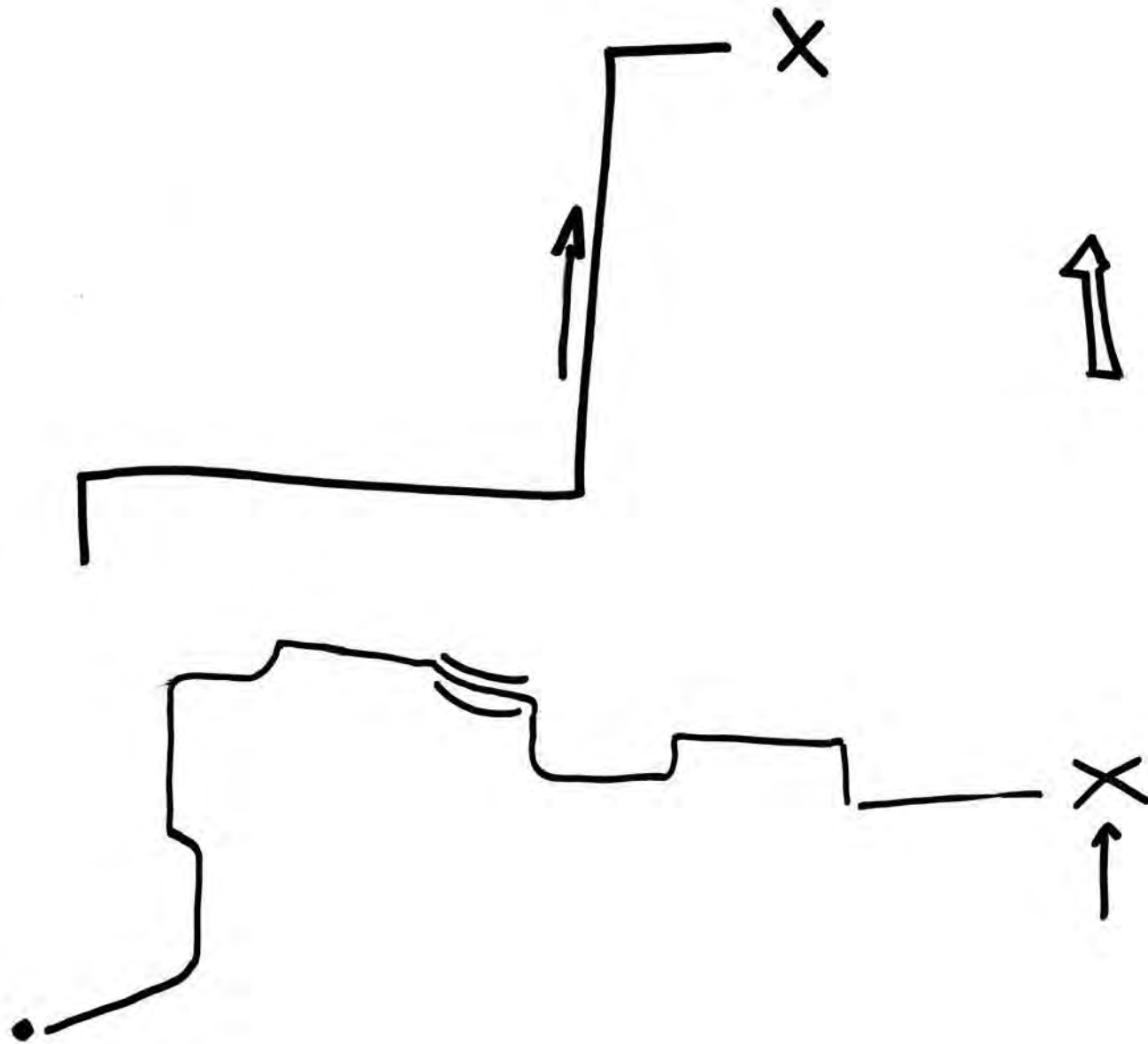
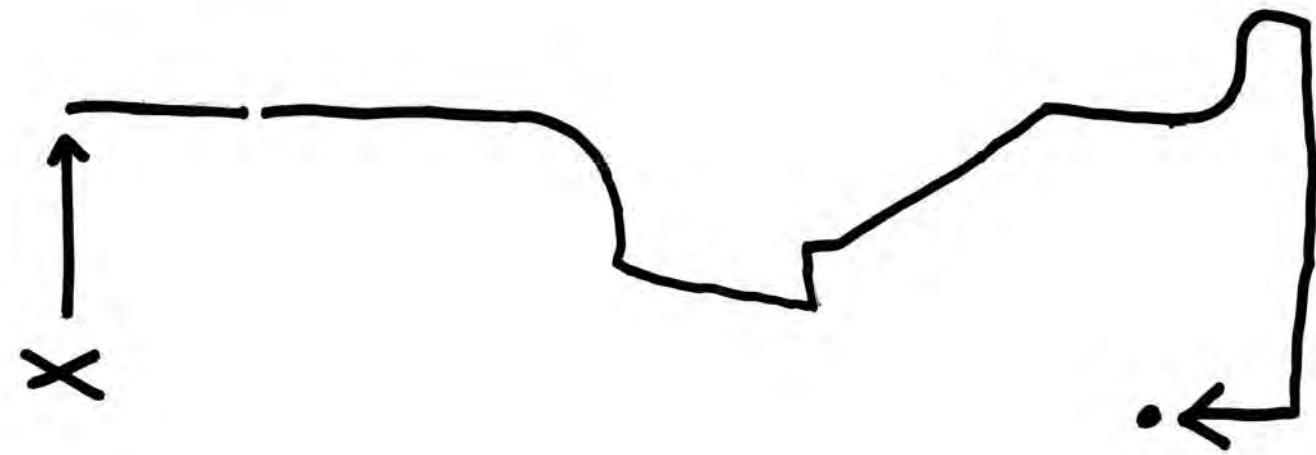


—réseaux

escaliers, nous nous asseyons à une table pour manger, nous nous couchons dans un lit

réseaux

COLOPHON



pour dormir. Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ? Décrivez votre rue. Décrivez-en une

La Meinau et le Neuhof

L'atelier de Scénographie de la HEAR développe depuis 2011 le programme de recherche Play>Urban (dans le cadre de la plateforme de recherche Faire Mondes – avec le soutien du Ministère de la culture), autour d'expérimentations artistiques en espaces urbains. Ce dispositif à la fois théorique et pratique s'est d'abord développé entre Johannesburg et Strasbourg de 2011 à 2013 (ceci a fait l'objet du premier numéro de cette revue). D'autres expérimentations ont vu le jour en Corée avec l'Université de Namseoul, ainsi qu'à Bruxelles avec l'école de la Cambre. Les Fictions Ordinaires s'inscrivent dans cette continuité.

En recentrant nos interventions depuis deux ans sur Strasbourg, le constat s'impose d'un entre soi de nos pratiques artistiques, d'une déconnexion entre son école d'art et certaines parties de son territoire, qu'on appelle les quartiers, ou les banlieues. La Meinau et le Neuhof, espaces d'intervention et de projets pour un nouveau cycle de Play>Urban sont, au départ, hors de notre champ visuel habituel, loin de nos centres d'intérêt. Et pourtant, beaucoup s'y joue du devenir de la ville et de ses habitants. Comment une école d'art peut-elle travailler avec les contextes, les gens par-delà les mutations urbaines dans une ville disjointe, dont il nous semble que les différentes composantes s'éloignent les unes des autres ? Cela nous questionne sur notre position et sur la méthode à adopter dans des contextes proches géographiquement mais de fait presque étrangers. Pour les étudiants pratiquant presque exclusivement la ville centrale, c'est une nouveauté, mais elle répond – pour nombre d'entre eux – à une attente. Cette distance les interroge, voire les gêne, mais il ne savent guère comment s'y prendre pour la réduire et articuler leur pratique d'artistes et de citoyens avec des lieux et des enjeux qui les intimident.

Le projet se construit autour de quelques intuitions : travailler dans la durée, aller lentement et construire des liens consistants, des passerelles concrètes entre les acteurs du quartier et l'école (étudiants et enseignants). La connexion s'est faite via le Comité des Peuples, un collectif d'associations qui porte depuis 25 ans le projet de

la fête des peuples. Nous sommes intervenus principalement sur la scénographie de l'événement, ce qui a permis la rencontre avec un grand nombre d'acteurs du quartier : la Jeep, Meinau Services, le Comité des Peuples, les associations Eveil Meinau et Espoir, le foyer Adoma, les Centres Socio-Culturels... Des complémentarités s'esquissent : les acteurs sociaux travaillent avec l'artistique en direction des gens et nous faisons souvent de même selon des protocoles assez peu différents (le « coefficient d'art », dont parle Stephen Wright). La question est alors le pourquoi de cette distance alors que les pratiques sont proches. Autre question : pourquoi dans nos pratiques avons nous tant de mal à nous accorder le temps de la rencontre, de l'échange et ce qu'il comporte d'imprévu ? Pourquoi avons-nous tant besoin de calibrer nos projets à l'avance sans nous rendre compte que nous laissons peu d'espace ouvert qui puisse être investi par ceux avec qui nous dialoguons ? Ces questions, parmi d'autres, évoquent ce que nous ne savons pas, ce que nous découvrons... Le fait que nos discours et nos dispositifs sont souvent une forme de surplomb. En développant ce projet, en filigrane, nous mettons en œuvre un déplacement de nos modes opératoires.

Nous entrevoyons ainsi le fait que nous n'entendons presque jamais parler de ce qui se passe autour de nous. Que les histoires, les vécus, les réalités de la vie des gens dans un quartier tel que la Meinau n'intéressent pas ou trop peu le champ de l'art.

Ce projet déplace la focale de l'atelier de Scénographie. Mettre les pratiques urbaines au cœur des enjeux scénographiques, y rendre attentifs les étudiants, nous éloigne de la pratique théâtrale classique, mais élargit son champ d'intervention aux espaces les plus contemporains. Ainsi un exercice avec les étudiants de 2ème et 3ème années a été consacré au marché de la Meinau. Le principe était simple : développer un projet dont la notion de spectateur est bannie : soit la relation distante et voyeuriste que l'on associe à cette forme d'expérience. Ainsi les étudiants sont amenés à penser la relation, la rencontre, la proximité, le faire ensemble.

Pour l'exposition Fictions Ordinaires, le choix de la Chaufferie, galerie de la HEAR est double :

Il s'agit de penser le projet dans une dynamique d'aller et retour entre la Meinau – Neuhof, et le centre ville, en s'inscrivant clairement dans l'école afin d'éviter une reproduction insidieuse des cloisonnements. Il s'agit ici de circulation entre les territoires.

Nous le faisons sous la forme d'une 'Exposition – Revue'. Nous n'exposons pas une matière aboutie (que nous n'avons pas), mais un processus, une dynamique. Et nous construisons avec la graphiste Nina Støttrup Larsen, artiste invitée, le numéro 2 de la revue Play>Urban. Ce dispositif engage une réflexion sur les formes de relation que nous pouvons élaborer au-delà d'une communication institutionnelle est au travers de publications qui s'adressent directement aux gens plus personnellement.

LA MEINAU ET NEUHOF

collectif

Meinau Neuhof 04.

2017—

Stephen Wright

04.

À Strasbourg, ville familière, c'est la distance avec la Meinau, malgré la proximité géographique qui au départ fait question.

« Platanes »

Au début du mois de mars 2018, la plupart des arbres de l'avenue de Normandie ont été abattus, exceptés ceux bordant l'église St. Vincent de Paul et étrangement celui devant la pharmacie, survivant isolé d'une avenue mise à nu.



François Duconseille

MEINAU



trouve-t-on pas de cigarettes dans les épiceries ? Pourquoi pas ? Il m'importe peu que

ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au

Jean-Christophe Lanquetin développe un projet avec Meinau Services, sur une année. Dans un premier temps il accompagne les employés lors de leurs tournées de nettoyage, pour réaliser une série de plans séquences vidéo. Il construira ensuite avec eux une performance dans l'espace urbain, qui sera présentée lors d'EXTRA ORDINAIRE 2019.



MEINAU

Jean-Christophe Lanquetin

plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles : c'est

Services



Meinau

MEINAU

Jean-Christophe Lanquetin

précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant

Lundi, 7h du matin, Lendemain de match

Tous sont assis autour de la table. Le groupe d'hommes vêtus de jaune attend les instructions pour la journée. Ce week-end il y avait match au stade de la Meinau. Ce week-end il a fait beau. La journée s'annonce chargée pour la vingtaine de salariés en insertion de Meinau Services. Ils sont l'équipe voirie. Il est 7h15, les binômes se forment. Chacun prend ses outils. Piquage, balayage, encombrant, nettoyage du stade, ... à l'heure où les habitants du quartier se réveillent, l'équipe de Meinau Services s'active pour rendre les voiries propres. Le stade, c'est un grand chantier, d'abord on souffle, ensuite on pique. Il y a les verres et les poubelles à jeter dans la benne, mais c'est aussi le privilège d'avoir le stade pour soi.

MEINAU

8h, l'équipe des « féminines » revient. Ces femmes ont commencé à 6h en nettoyant des bureaux et des lieux collectifs. Elles repartent nettoyer des tours de la cité. Et chaque jour des surprises. Ensemble elles effacent les traces laissées par les habitants. Pourtant le lendemain, les traces reviennent et elles recommencent. L'état intérieur des immeubles ou bien les déchets laissés dans les parcs interrogent sur la manière dont les gens vivent le quartier. Est-ce un problème d'éducation ? Un rejet du bailleur social ? Une forme de contestation contre la hausse des loyers ? Le mélange de différentes manières d'appréhender la vie collective ? Dans certains appartements des tapis de cafards sont retrouvés au sol. Au mois de mai la chaleur fait ressortir les odeurs de fermentation des poubelles là où les asticots se faufilent.

De la crasse que ces femmes et ces hommes effacent. Ils sont invisibles, jamais observés, regardés, remerciés. Pourtant au travers des rues on les aperçoit de loin, avec leur gilet fluo. Les immeubles rénovés par Cus Habitat améliorent leurs conditions de travail au quotidien. Deux ans à peine après leur construction, ils sont déjà sales et mal entretenus par certains habitants. L'architecture de ces lieux est complexe : est-elle adaptée aux contraintes du nettoyage ? Quelles sont les conditions pour construire un habitat social pensé pour ses usagers ? Pourquoi la scission est-elle si nette entre les femmes à l'intérieur des immeubles et les hommes à l'extérieur ? Le regard des habitants varie-t-il ? Est-ce réellement une dureté physique différente ?

Il y a une tension informelle entre les habitants de la cité et le bailleur social CUS Habitat dont les équipes de Meinau Services sont les tampons. Ils absorbent les maux de la cité. Ils sont le poumon du quartier, ceux qui le font respirer, s'aérer.

Ces femmes et ces hommes restent peu de temps dans les équipes de Meinau Services. Ils traversent une passerelle pour rebondir. Un espace d'insertion, de ré-insertion. Certains aimeraient rester plus longtemps que deux années. D'autres ont hâte de trouver un autre travail. Ils peuvent devenir infirmier, choisir une formation, ou s'orienter vers un tout autre métier.

Malgré tous les aléas auxquels chaque jour ils font face, ainsi que la dureté de leur travail, ils sont la force invisible d'un quartier en transition.

Clémence Chiron



MEINAU

Merci à :

Sabbar
Ali
Alsa
Axel
Benamar
Bengoura
Damien
Élodie
Farid
Hassani
Hassen
Ismail
Jaganathan
Laaziza
Marie
Ozlem
Péchin
Rémi
Sihame
Thiffany
Touati

Virginie
Zerouk

– et tous les autres
membres de l'équipe
de Meinau Services
pour leur accueil et
les discussions que
l'on a commencé à
entreprendre ensemble.

MEINAU SERVICES

Destinée aux personnes en insertion sociale et professionnelle, Meinau Services est une régie de quartier qui n'a pas vocation à être une solution à long terme pour ses salariés. Elle est un tremplin, une chance pour ces personnes en marge de renouer avec le monde du travail, de se qualifier et de construire leur propre avenir professionnel.

www.meinauservices.com

Clémence Chiron

I mouvement

Mars 2018
« Résidence et workshop de
Boyzie Cekwana, en co-réalisation
avec Pôle Sud »



Je propose une rencontre collective à partir d'un type d'observation particulier : la façon dont l'aménagement du territoire agit sur les corps en les chorégraphiant dans ou hors du droit public, ceux-ci se retrouvant privés de leur souveraineté individuelle. Comment échapper à l'expérience des invasions sociales, légales et technologiques dans le champ de la souveraineté physique ?



Etude, cartographie, exploitation des mouvements de certains corps, suivi de ces mouvements déconnectés de leur contexte. Observation du mouvement des yeux, de la tête / Numérisation technologique des corps, attribution de numéros aux corps afin de suivre leurs mouvements, leurs déplacements, de comprendre comment ils se déplacent, comment ils bougent.



Observations (surveillance) de la disparition de la souveraineté physique



Scanners dans les aéroports / observation de l'altérité dans « l'autre » / surveillance, profilage et criminalisation des corps / déni de citoyenneté / fétichisme ou obsession de la prévisibilité / externalisation des contrôles policiers pseudo-légaux par les vigiles de quartier ou autres polices de proximité. Analyse des origines, des déplacements : perturbations, historicité de « l'être ici », comptage des corps (le moins, le mieux, le plus sûr), calculs de la proximité de précarité, distance entre les corps, distances de sécurité.



Participant « Je réfléchis à la différence entre agir et performer : à ne pas chercher l'attention ou l'approbation des gens, à ne pas générer un sentiment particulier, à ne rien attendre de cela, à juste agir, faire la chose, sans espérer avoir un retour. » **Boyzie** « Mais tu es là pour activer quelque chose et ce que nous essayons d'atteindre c'est un point où nous ne prenons pas l'entière responsabilité, nous la laissons aux autres. Si quelqu'un voit, c'est bien, s'il ne voit pas nous avons toujours une tâche à accomplir. Si nous répétons 11 fois le geste, que quelqu'un le voit ou non, nous le faisons. »

MEINAU

Boyzie Cekwana

Dieu les rêvait tout en chantant et en secouant ses maracas, la fumée du tabac l'en-

Législation de proximité : distance entre corps et habitations, structures, bâtiments, zonage des territoires urbains, surveillance omniprésente des caméras dans les centres commerciaux, patrouilles armées dans certaines zones résidentielles. Perte d'identité individuelle / obsession des chiffres : degrés de latitude, pourcentage d'échelles d'attitude / rébellion / infantilisation / domestication / perte d'indépendance et de souveraineté.



« Comment créer un contexte performatif, une performance tout en la vivant et la comprenant pour les autres et non pour nous mêmes ? C'est en restant d'un côté de la frontière : la frontière sépare deux choses, d'un côté ce sont les gestes quotidiens, de l'autre le geste quotidien devient performance. Mais nous ne rentrons pas dans la performance, nous restons simplement du côté du quotidien. »



« Je fais un geste, il est presque invisible, sans aucun sens, car quotidien, normal. Si je le répète, quelque chose change, il commence à communiquer au-delà de son ordinaire, au fur et à mesure de sa répétition quelque chose émerge. Si tu le fais 11 ou 16 fois, il y a quelque chose qui se communique clairement. On a transcendé l'ordinaire vers le performatif. La question que je me pose, c'est comment rester du côté du quotidien. On active une logique performative mais on ne devient pas performer. (...) On est définitivement pas des personnages. »



« Dans un théâtre conventionnel, frontal, en un sens, il n'y a pas réellement de négociation avec le public. Elle a lieu au guichet quand vous achetez le billet et dès que vous entrez, c'est fini : il y a des performers qui vont faire quelque chose, une attente va être comblée par la performance. Dans un contexte urbain, il n'y a pas un tel accord. Personne n'est là pour assister à quelque chose qui est offert. »



Quels pourraient être les tentatives décisives pour activer et désactiver le système nerveux du contrôle de l'espace et de l'exclusion des corps ? Où se situent les frontières, aux bords durs, plus lâches ou invisibles (pour certaines), de l'accès, accessibilité, acceptabilité de la violence de l'exclusion ?



MEINAU

Boyzie Cekwana

veloppait et il se sentait à la fois heureux et troublé par le doute et par le

professionnelle,
je les ai un petit
sons que je leur ai fou
de suite.
C'est pour ça que
n'existe pas. J'

vous savez dans cette entreprise, il y avait
beaucoup de femmes qui travaillaient dedans !
Énormément de femmes ! Sur les 600 personnes,
il y avait à peu près 400 à 500 femmes. Parce
qu'elles font des soudages, des petits
soudages, elles travaillent à la chaîne.

Enfin je n'ai pas eu de promotion à cause de
mon militantisme. À cause du syndicat, je n'ai
pas eu de promotion. Au contraire, on a souvent
voulu me virer, on a tenté de me faire virer
mais ils n'ont pas réussi. J'ai évité toute
faute professionnelle, toute faute grave bien
que je les ai un petit peu fait souffrir.
Disons que je leur ai foutu des grèves et ainsi
de suite.

C'est pour ça que les promotions pour moi ça
n'existe pas. Voilà.

Soudage

travaillaient à la chaîne.

e n'ai pas eu de promotion à cause de
militantisme. À cause du syndicat, je n'ai
pas eu de promotion. Au contraire, on a souvent
tenté de me faire virer, on a tenté de me faire virer
mais ils n'ont pas réussi. J'ai évité toute
faute professionnelle, toute faute grave bien
que je les ai un petit peu fait souffrir.

Si j'étais en Algérie, à l'école
certificat d'étude c'est beaucoup. J'étais dans une école privée. Mais
beaucoup. J'étais comme moi. C'était vraiment
tenue par des Français, par des religieux, les
pères blancs. Ils sont assez sévère, j'en ai
strictes. Pour l'école ça a marché.
C'était assez sévère, j'en ai
Les pères blancs c'est des
c'est des gens qui
respecter certain

MEINAU

paroles

« Le jouvence » 2018



MEINAU



Nina Støttrup Larsen



Nina Støttrup Larsen

La femme et l'homme rêvaient que dans le rêve de Dieu apparaissait un grand œuf



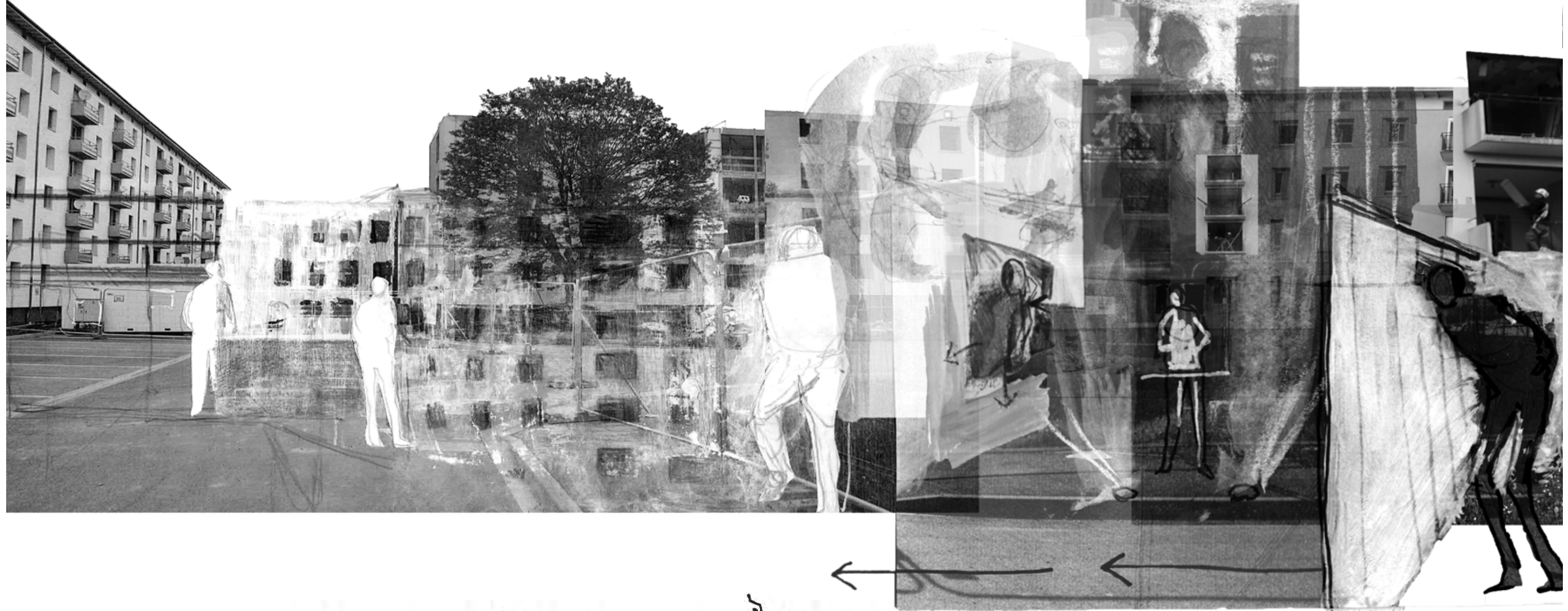
MEINAU



Nina Støttrup Larsen

brillant. A l'intérieur de l'œuf, ils chantaient, dansaient et menaient grand tapage,

T pas chez moi
 Je suis ~~chez moi~~
 Je suis chez une amie
 je garde le chien, je le
 s'entraîne après d'ailleurs.
 Après je rentre chez moi. Chez
 moi c'est super bien, vraiment
 génial, rien à dire. super.
 des ascenseurs, corrects, une
 cage d'escalier qui. Parce que
 moi, quand je descend à pied
 les marches ne sont pas toutes
 égales. Il faudrait tout
 refaire, l'état des fenêtres, les
 portes. Il faudrait tout
 revoir, la plomberie.
 Il y a des salles de bains ici,
 la baignoire est comme ça,
 cassée, il faut se contorsionner
 comme c'est pas permis pour
 pouvoir rentrer dedans. Non,
 faut arrêter. ~~Le problème~~
 Il faut faire quelque chose, il
 y a bien autre chose à faire.
 Mais pour moi, c'est
 ça le problème. Ils
 enlèvent, ils construisent,
 ils enlèvent mais il n'y
 a pas beaucoup d'espace
 où il pourrait y avoir
 quelque chose.





Entre la Guinée Conakry et la Meinau, à mi-chemin entre un laboratoire et une cuisine, cet atelier bissap est un point de convergence. Nous y produisons chaque jour du bissap, selon des recettes que nous imaginons, nous fiant chacune au souvenir que nous avons de cette boisson, lors d'un voyage à Conakry. A Strasbourg, nous nous rendons régulièrement chez Elizabeth, puis chez l'une ou l'autre de ses connaissances. Ce sont des guinéennes de la Meinau mais aussi d'autres quartiers de Strasbourg qui nous ont ouvert leurs portes simplement parce que nous avons fait l'expérience, pour un court temps, du pays d'où elles viennent.

Conservé dans le congélateur de l'Atelier, notre bissap peut être bu par les visiteurs qui le souhaitent. Il leur suffit pour cela de se servir parmi les poches plastiques contenant la boisson : à Conakry, on en arrache un coin avec les dents pour boire à même le sachet. Mais l'Atelier est aussi l'endroit où, précieusement, nous gardons les bissap concoctés par des guinéennes de Strasbourg. Ce bissap, qui provient autant de souvenirs de la Guinée que d'un vécu quotidien de la Meinau, nous l'avons vu préparé, expliqué, bouilli sur le feu des récits que l'on échange en cuisinant.



Elsa Chomienne Emilou Duvauchelle Adèle Vanhée

MEINAU

chantant : -Je casse cet œuf et la femme nait et l'homme nait. Et, ensemble, ils viv-



« Le Bissap »



Un même mot pour désigner une référence commune et des recettes individuelles. C'est le bissap d'un pays, mais pas seulement : c'est la recette transmise par une mère à sa fille, le souvenir du bissap d'où l'on vient, la traduction européenne d'un bissap africain, avec tels ingrédients ou tels autres mais qui, achetés ici, ont un goût différent.

A notre retour de Guinée, nous nous sommes souvent posé cette question : comment parler d'un pays qui n'est pas le nôtre et dont nous n'avons sans doute vu qu'une infime partie ? Comment en parler quand les images que nous en ramenons ont été teintées par notre couleur de peau ? Nous avons vu de nos yeux d'occidentales et l'on nous a donné à voir ce pays d'une certaine manière justement parce que nous l'étions.

De retour à Strasbourg, nous allons à la rencontre de personnes guinéennes qui habitent cette fois à quelques kilomètres de chez nous. Elles ont vécu le trajet inverse de la Guinée vers la France, déplacement d'une toute autre nature. Il est étonnant de voir combien l'expérience commune du goût du bissap permet de faire naître un même désir d'échange de vécu. Cette spontanéité lors de nos rencontres avec Elizabeth, a permis d'adoucir certaines gênes qui nous traversent, concernant la ré-appropriation culturelle ou encore la notion de domination occidentale. Nous nous sommes souvent demandé quelle posture adopter à la Meinau en tant qu'étrangères au quartier, mais habitantes d'une même ville. Pourquoi parler de migration à des personnes qui connaissent Strasbourg mieux que nous ? Elizabeth nous a simplement accueilli à bras ouverts, dissipant ces malaises. Nous sommes arrivées à la Meinau en passant par la Guinée, escale nécessaire pour pouvoir faire connaissance avec un vaste réseau de personnes, mais auquel nous n'avions pas accès.

JEEP

Jeunes Equipes d'Education Populaire

La Jeep est une association de 38 salariés basée à Strasbourg, à qui l'Eurométropole a notamment confié une mission de Prévention spécialisée. Celle-ci consiste en une action éducative menée auprès des jeunes de 10 à 25 ans dans leurs lieux de vie, en voie de marginalisation ou en situation de marginalité avérée. La Jeep a aussi pour mission le soutien à l'insertion professionnelle des jeunes les plus éloignés de l'emploi.

www.jeep.asso.fr

C'est à l'occasion d'un « pied d'immeuble », animation organisée par la Jeep que le projet bissap a pu s'engager avec la rencontre d'Elizabeth, habitante guinéenne de la Meinau.

Elsa Chomienne Emilou Duvauchelle Adèle Vanhée

MEINAU

ront et mourront. Mais ils renaîtront. Ils naitront et mourront à nouveau et

« Fête des peuples » 14 janvier 2018

Le Comité des Peuples



Léa Chardin

MEINAU

LE COMITÉ DES PEUPLES

Le Comité des Peuples de la Meinau met en place des actions et des rencontres interculturelles, suscite et soutient des actions individuelles et collectives favorisant les rencontres et les échanges. Il reconnaît les personnes dans leur diversité et permet à chacun d'exprimer sa culture, favorise les liens de solidarité entre les personnes et les groupes appartenant aux diverses communautés de la Meinau.

Depuis une vingtaine d'années, le Comité des Peuples organise début janvier la Fête des Peuples qui réunit pour un après-midi la plupart des associations culturelles de la Meinau autour de spectacles et de créations culinaires d'origines multiples.

www.facebook.com/comite.despeuples

collectif



MEINAU

En janvier 2018, le Comité des Peuples a confié à des étudiants de l'atelier de scénographie de la HEAR la décoration de la Fête des Peuples et la scénographie du spectacle « Vous avez dit mariage ? » réalisé avec le groupe de femmes les Rokayas de la Meinau.



collectif

« Espace Django » la musique au-delà des murs...



Depuis 2010, l'Espace Culturel Django Reinhardt, situé au cœur du Neuhof, regroupe une école de musique, une médiathèque et une salle de spectacle. Depuis 2016, la salle est gérée par l'association BeCoze, qui propose de nombreux concerts et développe des actions innovantes hors les murs pour diffuser son esprit culturel et musical et toucher toujours plus d'habitants du quartier.

Après plusieurs mois d'activité et de nombreuses rencontres avec les habitants et les acteurs du quartier, nous avons peaufiné notre connaissance du terrain, ses enjeux, ses dynamiques, ses fragilités, ses potentialités. Nous sommes depuis convaincus qu'il est nécessaire et possible d'aller plus loin, en profitant de cet espace pour entrer dans une nouvelle ère, celle du post-équipement, et faire du Neuhof une scène à ciel ouvert ! A travers toute une série d'actions, « dans/hors/entre les murs ». Considérant que ce n'est pas tant la population qui manque d'art, mais l'art qui manque de population. Qu'il faut aller aux gens, en ne cherchant pas seulement à remplir une salle de musique mais bien à remplir de musique l'ensemble du territoire sur lequel elle agit.

Plusieurs projets artistiques ont depuis été développés pour insérer l'art dans la vie du Neuhof, dans le quotidien de chacun. En particulier le projet « EspaceTiers », qui consiste à investir artistiquement tous ces lieux du quotidien, ordinaires souvent, insolites parfois, qui n'ont pas pour fonction première la culture mais où celle-ci a fondamentalement sa place : sur les marchés, dans les commerces, les structures d'accueil, médicales ou sociales, les écoles, les squares, les lieux publics, les lieux de vie...

De nombreuses « actions-pirates » se sont ainsi multipliées dans le quartier, dessinant progressivement une saison

culturelle de territoire, pluridisciplinaire, gratuite et en extérieur. Des raids urbains d'abord, avec des poètes, des musiciens, des danseurs, pour mettre l'art là où l'on ne l'attend pas et s'adresser à tous, partout. Des créations musicales ensuite, dans les écoles maternelles, pour surprendre les enfants pendant le temps de pause et les rapprocher le plus tôt possible de la matière artistique. Des concerts aux fenêtres enfin, c'est-à-dire au pied des immeubles, invitant les habitants à profiter d'un moment musical depuis leurs fenêtres.

Nous croyons beaucoup en ces innovations. Au-delà de leur dimension artistique et culturelle, elles donnent à lire autrement ces murs, ces rues, ces tours, ces espaces. Elles révèlent des lieux familiers, les raniment, renouvellent la perception que peuvent en avoir les habitants.

Plus que jamais, l'art est désormais partout chez lui au Neuhof !

Pierre Chaput,
Directeur de l'Espace Django

ESPACE DJANGO

4 impasse Kiefer 67100 Strasbourg
+33 (0)3 88 61 52 87

www.espacedjango.eu

NEUHOF

Espace Django

MEINAU

« Considérant que ce n'est pas tant la population qui manque d'art, mais l'art qui manque de population. »

« Comment créer,
construire,
des scènes conçues
comme des
espaces
de possibles,
— de subversion
active ? »

MEINAU

|

Mein au marché 05.

Mai 2018

|

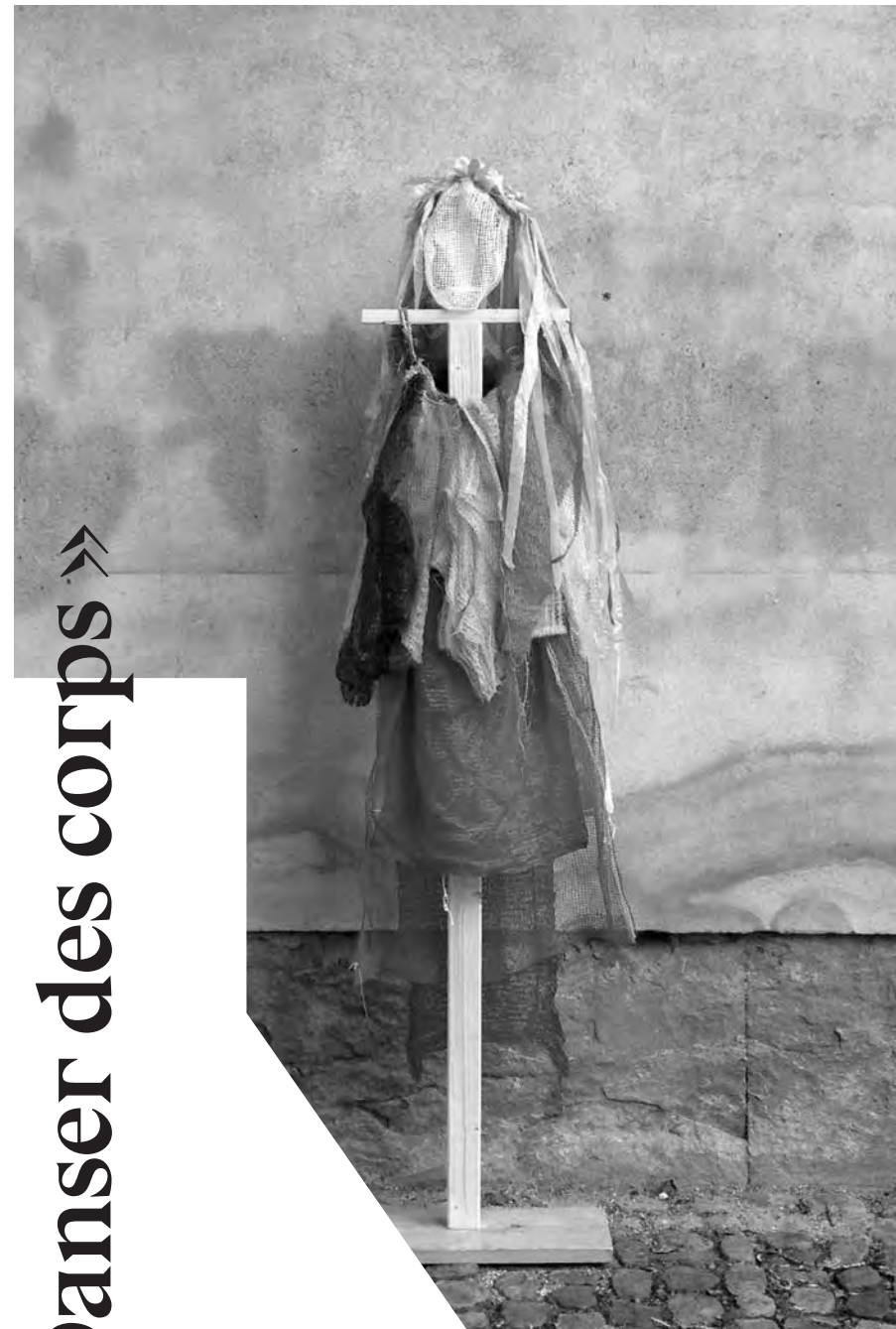
05.

18 étudiants en années 2 et 3 développent des projets au marché dans le cadre d'un exercice d'atelier.

Projet : une proposition scénographique pour le marché de la Meinau dont le terme spectateur est banni.

doute subjective partielle partielle, aliénée par les forces dominantes qui nous

« Danser des corps »



95
Tout les jeudis matin à partir de 6h commence le spectacle. Les premiers acteurs qui jouent le rôle des marchands montent la scène.

À la vue de tous, ils installent les stands, sortent les fruits, légumes ou autres produits, accessoires nécessaires pour jouer la pièce. Et puis au fur et à mesure arrivent les seconds rôles, les clients qui échangent l'accessoire argent contre l'accessoire fruit avec les premiers acteurs.

Ce sont eux qui improvisent leur chorégraphie ; les créatifs font 5 fois le tour de la scène avant de commencer leurs échanges avec les marchands ; les efficaces vont droit au but, deux trois mouvements et c'est plié ; les bavards qui aiment à discuter avec les acteurs marchands ; les touristes qui regardent mais n'échangent rien ; les timides qui y vont à deux.

Chacun, concentré participe à cette représentation.



À partir d'éléments caractérisant le marché : sacs à patates, à oignons, sacs plastique... j'ai conçu un costume spécifique pour le théâtre du marché afin de voir comment celui-ci pourrait influencer la représentation en cours.

Quelle serait la réaction des acteurs du marché face à cet élément perturbateur ?

formatent l'imaginaire, mais vision tout de même. En eux, elle a rompu les



MEINAU MARCHÉ

Inès Guelfucci

verticalités du paysage, élargi au-dessus des frontières leur territoire vital.



Le marché de la Meinau est une fenêtre sur le monde, mais comment y faire des photos quand on vient de l'extérieur en évitant le sentiment d'intrusion et le malaise ?

Quel moyen inventer pour résoudre ce problème ?

MEINAU MARCHÉ

J'ai installé une vitre-miroir sur une structure en bois qui sépare l'espace de l'observateur et celui de l'observé.

La photographie prise au travers de cette vitre réfléchissante réunit les espaces et redonne sa place à l'individu.

La barrière physique visible annule la barrière mentale invisible et crée un seul espace, partagé et commun. Le spectateur-intrus disparaît.



Inès Guelfucci



L'a installé dans l'ardeur d'une promesse. C'est cette vision qui rend leur élan

J'ai photographié des gens en pleine procession dans ce drôle de rituel qu'est le marché du jeudi.

La mise en place de cette série de relations éphémères m'a tout de suite inspiré le fixatif qu'est la photographie : elle m'a permis de traquer la générosité du marché de la manière la plus évidente, dans les visages, les amitiés, les rencontres.

Elle m'a également servi de monnaie d'échange. Respectant le jeu de l'acheteur/vendeur j'ai ainsi troqué un sourire contre la promesse d'une photographie de celui-ci.



MEINAU MARCHÉ

L'accueil fut toujours globalement bon, mais certains clivages demeurent et beaucoup de femmes me refusèrent ce privilège. J'en repartais plus motivée encore. Je me souviens d'une grande africaine, distinguée. Elle était cuisinière. Elle discuta avec moi mais refusa la photo. La semaine suivante je revenais avec mes tirages.

Deux semaines plus tard j'étais embauchée dans un bar et je ne tardais pas à rencontrer Sylvie, cuisinière, qui n'était autre que la femme du marché. Le projet de la faire cuisiner à la Chaufferie se concrétisait.

Créer une architecture, démontable, autour de Sylvie. Pour le don, l'échange, pour son refus.

Lui créer son espace, son stand.

Cuisine de Sylvie Lafond
pendant Fictions Ordinaires
à La Chaufferie

Mai 2018

Pauline Schaettel



Aujourd'hui j'ai une photo d'elle



MEINAU MARCHÉ

Pauline Schaettel

« Je déplace de l'eau d'ici à là, cela ne fonctionne pas. »

102

Je déplace de l'eau d'un seau à un autre mais l'eau se rééquilibre en permanence entre les deux seaux, c'est absurde mais provoque des réactions ; « C'est le marché ici pas la Nasa, le niveau il est là » m'a dit Sliman en mettant sa main proche du sol. Je ne partage pas cette considération, mais elle nomme des questions qui me travaillent : Avec qui nos actions dans le marché rentrent-elles en dialogue ?

Et quel est ce dialogue ? Mon objet et mon geste sont un point de contact et de partage avec les gens du marché.



J'ai déplacé de l'eau pendant une heure de 8h30 à 9h30 le Jeudi 15 mars.

Les employés de Auchan qui prenaient leurs pauses clope m'ont aidé à remplir mes seaux.

On m'a dit que je perdais mon temps, j'avais du temps à perdre.

Le dispositif perturbait le plus souvent l'attention des passants, mais il ne provoquait pas toujours la discussion.

Sur un ton de demi-humour, on m'a dit que le monde allait mal lorsque j'expliquais ce que j'étais en train de faire.

Sliman m'a dit que les gens me prenaient pour un fou ou un drogué.

Des gens m'ont donné leur avis sur l'art car je leur ai demandé.

On m'a parlé d'Islam.

«L'art c'est l'amour, c'est les montagnes, c'est tout, c'est la vie» réponse du «non spécialiste» (il s'auto-qualifiait ainsi). On m'a dit de mettre un poisson rouge dans mes seaux.

Plusieurs fois on m'a dit «ça me fait réfléchir».

On m'a dit que je faisais un jeu d'enfant.

Finalement au bout d'une heure les placiers sont venus me voir pour me demander ce que je faisais. Comme pour les autres, mon explication était un peu floue et absurde. Ils n'ont pas réussi à déterminer clairement ce que je faisais, mais ils décrétaient que je faisais autre chose que du commerce, ce qui était interdit ! Ils ont également évoqué l'idée que je puisse gêner le commerce de mes voisins. Ce qui m'a finalement fait partir.

J'ai déplacé de l'eau pendant une heure de 11h à 12h le Jeudi 22 mars.

Les employés de Auchan qui prenaient leurs pauses clope m'ont aidé à remplir mes seaux.

Je n'étais pas placé au même endroit dans le marché (je me trouvais entre deux marchands face à Pôle Sud).

Il y a eu moins de discussions, j'ai observé d'avantage les micro-interactions entre les passants et mon dispositif.

Il y avait des regards, certains fuyants, d'autres insistants. Des sourires.

Plusieurs mamies m'ont regardé, m'ont donné un sourire et m'ont dit « c'est bien ».

On m'a dit que j'étais courageux.

Un monsieur a traduit mon explication à son ami qui ne parlait pas français.

Un autre m'a parlé de son travail comme technicien dans une usine.

Le marchand de droite faisait des blagues à propos de mes seaux d'eau à ses clients.

Je n'ai pas eu d'interaction avec le marchand de gauche.

Les gens qui attendaient le bus me regardaient et semblaient commenter ce que je faisais, certains s'en amusaient.

MEINAU MARCHÉ

Paul Gosset

103



MEINAU MARCHÉ

Paul Gosset



« Manège »

Amélie Bulties

« C'est un mélange de cultures et d'histoires comme celle de ce commerçant égyptien dont j'ai dessiné le portrait »

Le marché de la Meinau est un petit monde concentré en un point, il y a les couleurs, les matières, les bruits, les personnes, les langues, les intonations... tout un ensemble organisé, étudié, aménagé pour favoriser les échanges entre chacun, commerçants et acheteurs, monsieur et madame, enfants et parents. Des instants de partage où des liens, des amitiés, des habitudes se créent.

C'est un mélange de cultures et d'histoires comme celle de ce commerçant égyptien dont j'ai dessiné le portrait ; il m'a parlé de sa vie, avant, ailleurs et ici, du marché maintenant...

Le marché est un ensemble éphémère de tables, de tréteaux et de chaises, en un instant, tout prend forme et devient vivant, en un labyrinthe instable. Au milieu de ces structures individuelles et fragiles que je perçois comme des murailles infranchissables, dessinant un chemin dans lequel je m'enfonce, sans autre choix que d'avancer jusqu'au bout pour enfin trouver une issue. En cette atmosphère bienveillante et familiale, je ressens un malaise inexplicable qui se répète depuis ma première visite. J'ai l'impression d'être enfermée dans un labyrinthe. Je sens comme un poids au-dessus de ma tête, je

sens mes pas entraînés par la houle des passants autour de moi, je me retrouve comme dans un manège, bloquée dans une dynamique, un module tournant sans cesse, sans moyen de m'échapper. Je me sens stimulée de toutes parts, trop et partout à la fois. Les couleurs vives, les bruits et les voix qui surgissent instantanément, créent des rythmes saccadés. Les regards entrecroisés, les appels et ma voix qui ne porte pas assez pour que l'on m'entende, je me sens noyée, perdue, sans pouvoir aller à l'encontre de cette vague immense.

Puis, peu à peu, certaines choses me paraissent plus claires ; le problème doit venir de moi. Je suis extérieure à cette dynamique, tout va trop vite pour moi, trop de choses arrivent en même temps, je ne sais pas prendre le temps. Je fuis, j'effectue des passages répétés, toujours dans la même direction, parce que j'ai la sensation que je n'ai pas d'autres choix que de suivre cette ligne marquée. Parfois, je m'arrête quelques instants, le temps d'un échange. Un sourire, ou des gros yeux. Lorsque je croise un visage connu, je me sens comme prise la main dans le sac, en plein délit de fuite. Et pourtant, il y a tous ces détails qui m'attirent, mais je suis submergée par cette force qui

m'écrase. Il y a aussi ces moments plus calmes, où je prends le temps d'observer et de ressentir les choses. Ce sont les souvenirs et le recul qui me font voir ce que je n'ai pas aperçu sur le moment, il faut y revenir. Le marché est une répétition, il se construit tous les jours sur une même base, pourtant il ne vit jamais de la même façon. Alors que je revenais chaque fois avec cette même sensation, cette même barrière inconsciemment créée, je ne me rendais pas compte que je n'étais pas une « pièce à part » du marché, mais que je faisais partie de sa dynamique et contribuais à son mouvement, que j'y avais un rôle involontaire et longtemps fui.

Mon projet est un dispositif audio de diffusion par casque pour entendre les bruits, voix multiples du marché, dans un contexte intimiste, permettant de se l'approprier en accédant à sa propre intériorité

Amélie Bulties

La tentative de “filature”



MEINAU MARCHÉ

Cette tentative de “filature” d’un poisson pêché dans la Manche jusqu’à l’étal du marché de la Meinau est un prétexte pour partir découvrir des milieux inconnus auxquels j’aurais difficilement pu être naturellement confronté. Partir de zéro, capter l’atmosphère d’un lieu, en rencontrer les acteurs et passer d’une ignorance totale à une connaissance officieuse et intime.

Boulogne-sur-mer, être de passage, seul avec un objectif précis, régler des questions logistiques : manger des sandwiches jambon-beurre, se laver à la piscine municipale, dormir dans le coffre de la voiture, charger les batteries de la caméra dans une brasserie, attendre la nuit, attendre que le port s’éveille et faire des images.

Ce travail est une première étape, un premier grand déblayage vers une expérience documentaire, immersive, poétique, sociale qui va se poursuivre.

Jacques Caudrelier

semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s’il ne véhiculait



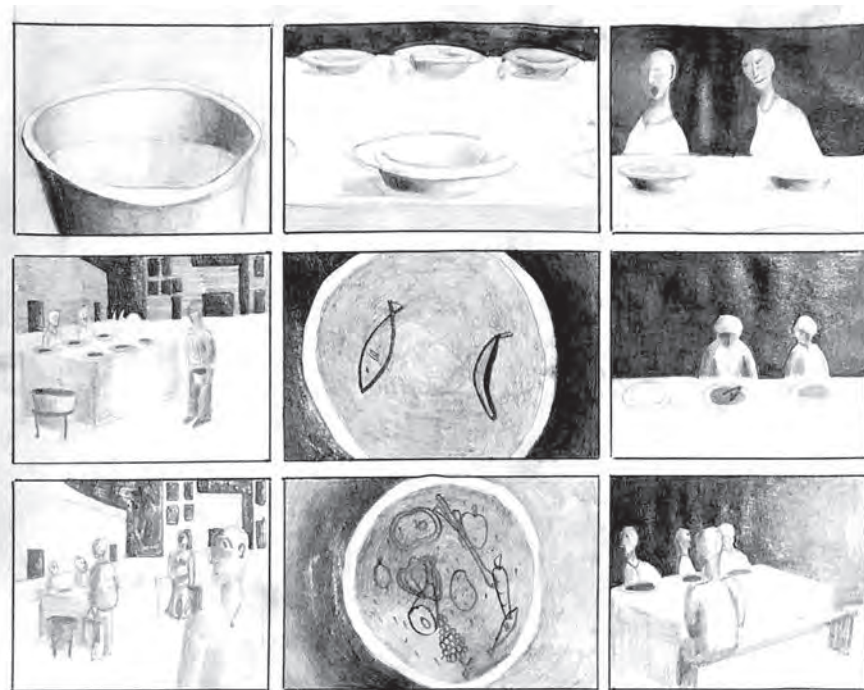
MEINAU MARCHÉ



Jacques Caudrelier

ni question ni réponse, comme s’il n’était porteur d’aucune information. Ce n’est même

une bonne assiette d'eau chaude !



Il est neuf heures, les marchands accueillent les premiers clients, deux personnes assises à une table installée dans le marché se servent dans un chaudron rempli d'eau posé sur un réchaud, une bonne assiette d'eau chaude ! Des passants intrigués s'arrêtent, interrogent. Au fur et à mesure, à la demande de ceux qui sont à table, les gens donnent, jettent quelque chose dans la marmite pour transformer l'eau en soupe. Ce projet a pour ambition un double échange : matériel, en collectant des denrées alimentaires pour créer un espace non-marchand dans le marché, inversant le processus naturel du lieu ; et social, en proposant un dialogue autour d'un repas à la table avec les gens en augmentant ainsi leur expérience hebdomadaire du marché.



« Ce qu'il me reste d'une rencontre »

C'est une des plus belles rencontres que j'ai faite au marché. — Une des plus touchantes. — Il était timide et n'osait pas me demander de le dessiner. — Il attendait derrière Fardin, son collègue. — Je lui ai proposé de le dessiner après avoir fait le portrait de Fardin. — Il ressemblait à un petit garçon timide. — On a bu du café. — Je l'ai dessiné sur une feuille de calque. — On a pris une photo ensemble avec le dessin, c'est Margaux qui l'a prise. — Ça m'a fait plaisir de prendre le temps de parler et de boire un café avec lui. — Il n'osait pas me regarder dans les yeux pendant que je le dessinais, il détournait sans cesse le regard. Margaux parlait un peu avec lui pendant que je dessinais Fardin et le vieux monsieur. — C'était son premier jour de marché. — Il m'a souri quand je lui ai tendu mon dessin, j'ai trouvé son sourire très sincère. — Cela faisait seulement quelques mois qu'il était arrivé en France. — Il parlait bien français par rapport au temps resté en France. — Il venait d'Afghanistan. — Je ne comprenais pas toujours ce qu'il me disait. Sur la photo prise ensemble il a un sourire timide. — Il est venu nous retrouver plus tard et nous a proposé un café. — Je pensais que le café était à son stand mais il nous en a offert chez le marchand de pâtisseries à l'angle. — J'étais à la fois heureuse de parler avec lui et j'avais peur qu'il perde son emploi en passant du temps avec des étudiantes. — Il vendait des fruits et légumes. — Fardin était son voisin de stand ce jour là. — Il n'a pas de logement à lui pour le moment, j'ai cru comprendre qu'il vivait dans un foyer. — Je ne sais pas si il était revenu spécialement pour nous proposer un café ou si il nous avait croisés par hasard. — Il était couvert et portait un manteau gris. — Il était plutôt petit et semblait jeune. — On a parlé pendant le café, pas quand je le dessinais. — Pendant le dessin on ne parlait pas. — Ses cheveux étaient très brillants je me souviens. — Je l'ai cherché les jeudis suivants. — Fardin m'a dit qu'il n'était pas là. — Je ne l'ai jamais revu.





MEINAU MARCHÉ

Marie Guillot

— Histoire d'un homme rencontré au marché

Comment parler de ces « choses communes », comment les traquer plutôt, comment les

Je vais te raconter une histoire, c'est mon grand-père qui me l'a raconté, c'est un truc véridique, qui lui est arrivé. C'était un soir, il y avait un mariage, dans une campagne à 15km de chez lui.

Et à l'époque, il n'y avait pas de voiture, c'était en vélo. Il roule un peu dans la forêt, tu vois et à un moment il sent son vélo... il commence à devenir lourd. Là-bas il y a des fantômes c'est vrai...

J'avais ma tante qui était possédée. Elle sortait des gros mots, elle cassait tout à la maison, et après on l'a amené chez des savants qui l'ont guérie tu vois.

J'avais un oncle il est décédé il y a pas longtemps ... Il parlait avec les fantômes, il faisait de la magie, et il guérissait les gens, tu vois. Il avait des rendez-vous avec des patients, ça veut dire que le fantôme il lui disait tu viens à telle date, à telle heure, dans tel endroit. Et un jour, ma tante, il devait la ramener là-bas. Elle est pas venue. Tu sais ce qu'ils lui ont fait ? Ils l'ont balancé du haut du toit comme ça du deuxième étage, ils l'ont jeté en bas. Il est décédé un an après.

Mon père au Pakistan il avait une maison, on avait une pièce où il y avait des fantômes. T'avais le malheur de dormir là-bas à l'heure de la prière... Il te réveillait, il te disait sors va prier. Mais moi, je dormais jamais dans cette chambre-là j'avais toujours peur. Au Pakistan, il y a beaucoup de fantômes. Ici, il y a des grandes villes partout, Strasbourg, Metz, Nancy... Là-bas c'est des petites villes il n'y en a pas beaucoup, donc il y a beaucoup de forêts. Là-bas les fantômes ils aiment bien le calme. Le monde invisible existe.

Il y avait un ancien, il partait prier dans les bois le soir... Mon père, il rigolait avec lui, il lui disait : « Tonton, tonton, j'ai trop envie de voir les fantômes » il a dit « mon fils, le jour où tu vas voir un fantôme en face de toi, pendant une semaine tu vas plus bouger de ton lit tellement que t'auras peur ». Je sais pas c'est fait de feu, je sais pas c'est fait de quoi mais...



débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment

MEINAU MARCHÉ

Marie Guillot

Je m'imagine en haut d'un plongeur, j'observe l'eau et me dis que ce n'est rien, que je ne vais pas me faire mal, il faut juste y aller.

Sauter.

- 1.
- 2.
- 3.

Je rentre dans le marché.
Mon portable devient chronomètre, je regarde à droite, à gauche, mais surtout à droite.
Un geste m'interpelle.

STOP.

Je m'arrête.

J'ai une minute pour



MEINAU MARCHÉ

Elena Lebrun

reproduire et répéter un geste.

Je suis accompagnée d'une autre étudiante, qui reprend le même geste que le mien, une sorte de bouche à oreille gestuel.

Les regards des marcheurs se tournent vers nous. Ils se fauillent entre nous ou nous esquivent. Leur trajectoire est subitement modifiée.

La sonnerie retentit, je reprends la marche.

Je pars à la recherche DU geste ou bien je termine mon processus en répondant aux questions des marchands :

« Mais qu'est-ce que vous faites ?
Pouvez-vous m'expliquer ? »



MEINAU MARCHÉ

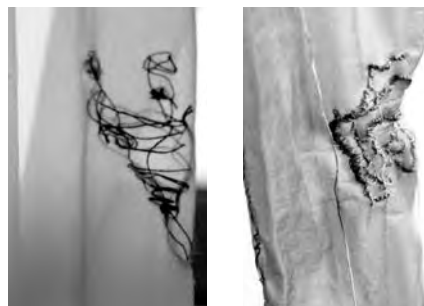
Elena Lebrun

« Peau filée Coudre des angoisses »



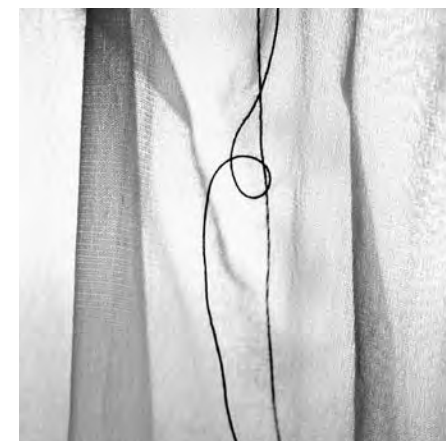
Au départ, j'étais animée par beaucoup de doutes et d'anxiété à l'idée d'être au marché, le contact avec les gens me semblait difficile ... Avec ce projet, ce sont les gens qui viennent à moi. Coudre une sensation est ma ligne directrice. À partir de là, ils s'inventent leur propre histoire. Je n'ai pas besoin de dire grand chose, les gens se persuadent eux mêmes que c'est ma véritable peau. Il suffit ensuite de jouer entre les lignes.

Il y a ceux qui regardent du coin de l'œil, ceux qui s'arrêtent pour observer et les autres, qui entrent en contact. Les gens sont curieux, surpris et heureux de savoir qu'ils font partie de l'œuvre. Je brode ce que je vois, ce que j'entends, ou ce que l'on me dit de broder. Je brode aussi l'invisible. Tout ce qui se passe au moment où je réalise la performance est présent sur ma «peau», même si c'est de manière invisible.



- Cela ne vous fait pas mal ?
- Non pas du tout.
- Mais vous ne saignez jamais ?
- Non, cette peau ne saigne pas.
- Vous avez une technique spéciale ?
- J'y vais plutôt à l'intuition je fais comme ça vient.

Tous les individus que je croise en font partie, ils ont posé leurs yeux dessus. Pour moi il s'agit d'ouvrir une porte à la rencontre, sans pour autant lui forcer la main. Je me détache en déchargeant mes pensées sur le fil et l'aiguille. La peau devient le pont entre eux et moi. Cela nous donne un but commun et favorise la discussion.



Chloé Marliot

MEINAU MARCHÉ

Porter des bas couleur chair sous ma robe.
Se positionner dans le marché de la Meinau à Strasbourg.
Choisir une couleur de fil à broder en fonction de ce qu'il y a autour.
Coudre, un mot entendu, une forme observée.
Contorsionner mon corps pour y parvenir.

« Deux temps, deux mouvements »



Chaque jeudi la place Île-de-France est investie et reconfigurée, montage des stands, (re) présentation des produits, vente, démontage... Le marché est un processus de création éphémère dont j'ai voulu révéler la chorégraphie quotidienne par le film les « coulisses du marché » en la mettant en parallèle avec le montage d'un spectacle sur la scène du théâtre Pôle Sud.

Je découvrais la Meinau au même moment à travers deux expériences : un projet au marché et un stage technique à Pôle Sud, situé sur la même place, deux espaces voisins mais qui ne se côtoient pas beaucoup, se considèrent très éloignés l'un de l'autre, que ce soit culturellement ou socialement. J'ai découvert dans le travail des techniciens du théâtre, une gestuelle identique à celle des marchands filmée le matin lors de l'installation des stands. C'est ce parallèle amusant qui m'a poussé à témoigner de ce moment de préparation, hors spectacle et de

sa part publique. Je voulais rendre compte de la théâtralité d'un espace quotidien, au même titre que celle d'un espace « officiellement » théâtral, montrer comment celle-ci est construite en amont par l'organisation des lieux.

Caméra témoin d'un temps de travail dans ses longueurs, j'ai voulu réaliser un plan fixe qui tend à faire oublier le point de vue de la caméra pour proposer autant que possible un témoignage.

Elsa Markou

MEINAU MARCHÉ

« Les coulisses de la Meinau »

« La Meinau c’est pas Versailles » — paroles du clip —

116

C’est l’histoire d’une rencontre un jeudi matin : Malek vend des vêtements sur le marché de la Meinau. Il nous dit qu’il est un artiste, qu’il a écrit un poème et l’a mis en musique avec un ami. Si on le souhaite, on peut même aller voir son clip sur youtube. De cette rencontre avec Malek est né le souhait de réaliser un clip sur le marché. Plusieurs semaines passent sans que nous puissions retrouver Malek. Alors, nous nous rassemblons avec Mathis, Louise et d’autres pour réaliser ce clip sur la Meinau. Et peut être qu’une fois le clip réalisé, nous recroiserons Malek ?

Atta, musicien sénégalais rencontré aussi à la Meinau, nous rejoint pour apporter vie et son à ce projet. C’est l’histoire d’une rencontre un jeudi matin, l’histoire de Malek que l’on n’a pas retrouvé, l’histoire de ce clip que l’on a tout de même tourné.



Introduction
9h du mat', je saute dans l'tram
Terminus, je rame
J'suis pas d'ici
J'suis d'Strasbourg City
Soleil, Soleil, Soleil, Soleil

La Meinau, c'est pas Versailles
Bruit de chariots, odeur de volaille
Chaque jeudi, même refrain
C'est la démente place Île de France

Arrivé chez les bobos,
Un intrus s'est glissé dans le lot
Où se cache-t-il ce scélérat
Sous des bibelots made in China
Allez, Allez, Allez, Allez

Allez viens au marché de la Meinau
Tu verras au début
Pour choisir ton stand c'est le loto
Si l'terrain d'jeu est vide,
c'est au marché que la vie s'anime
Ça n'a rien d'un microcosme,
le panel est bien trop large

Des patates de Kauffenheim,
aux bananes de Côte d'Ivoire
Il est facile de prendre le large

Retour au marché
1, 2, 3 stands de menthe
Pour le thé, plusieurs variantes
T'as pas de théière, va chez le voisin
Et pour le reste chez son cousin



Pas cher, pas cher, pas cher, pas cher

La Meinau, c'est pas Versailles
Bruit de chariots, odeur de volaille
Chaque jeudi, même refrain
C'est la démente place Île de France

Articles bios et faux Jean-Paul Thiergau
Y a le choix, trace ta voix
Je me retrouve plaqué or
Pour un pigeon, on m'a pris encore
Un euro, un euro, un euro, un euro

La Meinau, c'est pas Versailles
Bruit de chariots, odeur de volaille
Chaque jeudi, même refrain
C'est la démente place Île de France

Il est midi, ça sent la fin
Sacs pleins les mains
Retour au monde urbain
On se dit à jeudi prochain
Au revoir, au revoir, au revoir, au revoir

La Meinau, c'est pas Versailles
Bruit de chariots, odeur de volaille
Chaque jeudi, même refrain
C'est la démente place Île de France.



MEINAU MARCHÉ

Clip réalisé par Mathis Brunet-Bahut, Louise Diebold, Margaux Michel, Atta Thiam

—Soleil, Soleil—

« Illusion et mise en scène »

Ils portent, caddie, cabas, petit chariot de course, et constituent l’ambiance du marché. Ils se croisent, se recroisent, discutent de tout et de rien devant les étalages, certains recherchent la conversation, d’autres défilent seulement, et pourtant au début ils étaient presque tous venus dans l’idée d’acheter quelques condiments de bonne qualité.

Le stand que je propose serait un stand fabriqué artisanalement, en bois, sur lequel on vendrait des fruits et légumes en plastique. Plastiques récupérés au marché de la Meinau et au supermarché pour créer un lien entre les deux endroits.



Au marché, on utilise le théâtre pour créer sa réputation. On donne l’impression d’avoir des produits en grandes quantités et si jamais le stock paraît vide, on troque quelques produits avec son voisin pour faire croire que les récoltes sont foisonnantes et qu’il y a beaucoup de choix. On vient au marché avec l’illusion de trouver des producteurs locaux, petits agriculteurs de nos régions, mais ce sont des revendeurs qui jouent le rôle de l’agriculteur. Se donnant chacun un personnage, sociable, tchatteur, avenant, bourreau des cœurs, pour jouer avec le « spectateur », et l’inciter à participer. Les produits achetés en gros comme les produits des supermarchés sont tout aussi factices, et pourtant l’aspect cagette en bois, petit stand, donne rapidement l’effet « produit du terroir », tout comme l’emballage kraft qu’on associe à l’idée du biodégradable.



VENTE DE FRUITS ET LÉGUMES FACTICE

Le stand serait installé place de l’Île de France, parmi les autres stands du marché. Accentuant ainsi l’idée de l’illusion du faux dans un espace de vie quotidien ou finalement la théâtralité est omniprésente.

MEINAU MARCHÉ

Léa Chardin

117



Je suis une anonyme solitaire dans un espace de transit. Les flux et temporalités qui le traversent me sont étrangers.

C'est ma première approche du marché de la Meinau : je me sens comme dans un « non-lieu » (voir Marc Augé).

Je suis à la recherche de quelque chose. Quelque chose dont je ne connais pas l'identité. Filatures.

J'observe une femme discrètement, je la suis. Puis une autre. Je ne suis pas à l'aise. Les acheteurs sont des passagers à bord, moi, je suis clandestin. Il faut trouver un autre protocole.

« Elle fait la gueule depuis qu'elle est petite » : exemple parfait de ce que l'on peut m'asséner. Cela pourrait expliquer ma difficulté à accoster les passants. Un jour, un marchand m'offre un melon pour 10 centimes. Je proteste mais il sourit.

Voilà, la clef c'est le sourire, je vais simplement les faire sourire. Peut-être vont-ils s'arrêter ?

Première tentative. Je suis immobile dans

l'espace, je leur souris. J'enregistre.

Je suis filmée mais on ne voit pas mon sourire, on voit le leur.

Peu à peu, je cesse de scruter le vide. Je cherche le regard des gens. À intercepter la trajectoire qu'ils se sont



fixée ; regards fuyants, étonnés, inquiets. Alors je leur souris et ils semblent surpris. Moi aussi. Deuxième tentative. « Souriez, vous êtes filmés » : je brandis un panneau sur lequel on peut distinctement lire « souriez ».

Dans le panneau, une petite caméra dissimulée. Une femme me saute dessus. « Souris, souriez ! », elle crie.

Une autre part d'un rire éclatant faisant se retourner les passants.

Le visage d'un homme s'illumine en déchiffrant l'écriteau.

« Vous auriez dû me filmer, c'est pas souvent que je souris »



MEINAU MARCHÉ

Léa Broussard

« Souriez »



EXTRAORDINAIRE 06.

MAI-JUIN 2019

06. mai- juin 2019

ouverte sitôt le premier pas, atteinte au même instant, qu'ils labourent d'avance de

« EXTRA ORDINAIRE »

121

En mai – juin 2019 aura lieu à la Meinau et au Neuhof, le projet EXTRA ORDINAIRE. Il naît d'une invitation faite par PÔLE SUD au collectif ScU2 (François Duconseille et Jean-Christophe Lanquetin – qui sont aussi responsables de l'Atelier Scénographie de la HEAR), porteurs des Scénos Urbaines (un ensemble de résidences internationales inscrites dans des quartiers de villes à travers le monde). Les Scénos Urbaines sont intégralement coréalisées avec des artistes locaux. Après Douala, Alexandrie, Kinshasa, Johannesburg, Dakar, Saint Denis de la Réunion et Port-au-Prince, Strasbourg sera la huitième édition des Scénos. www.urbanscenos.org

Deux autres partenaires viennent rejoindre le tandem initiateur du projet, L'Espace Django (notre partenaire sur le quartier du Neuhof) et la HEAR. Lors de cette résidence événement, les enjeux énoncés plus haut prendront la forme d'une série de collaborations entre les artistes invités et les associations, les centres culturels, les habitants. Ainsi, sur le territoire de la Meinau – Neuhof, 13 résidences d'artistes locaux et internationaux, d'une durée d'environ trois semaines, occuperont différents lieux hors les murs. L'ensemble des propositions sera visible sous la forme d'un événement de trois jours, mi juin 2019, intitulé EXTRA ORDINAIRE. On tentera de pousser aussi loin que possible l'échange et la collaboration au cœur de propositions d'artistes en travaillant concrètement des dynamiques d'indétermination entre l'art et la vie.

Il ne s'agit pas de produire des spectacles, mais plutôt des événements, des moments, des formes organiquement inscrites dans des rencontres et des espaces. Ces événements seront divers, certains quasi invisibles, banals, fondus dans le flux urbain, jouant avec les codes de l'ordinaire, de la rencontre, d'autres au contraire seront spectaculaires, performatifs. Il y aura des installations, de la vidéo, etc. Outre les artistes invités, les étudiants de la HEAR et de très nombreux acteurs locaux participeront au projet.

Avec Pôle Sud, la préparation de ce projet, initié depuis déjà plus de deux

ans, a notamment permis d'accueillir les performers et chorégraphes d'Afrique du Sud Boyzie Cekwana et Sello Pesa. Une résidence de recherche les a réunis durant deux semaines au mois de mars et avril 2018 alors que tous deux n'avaient encore pas eu vraiment l'occasion de travailler ensemble. Ce temps de rencontre en studio et dans l'espace urbain était aussi l'occasion d'initier un travail sur le territoire dans la perspective d'EXTRA ORDINAIRE. Par ailleurs, Amala Dianor, chorégraphe associé depuis deux ans à PÔLE SUD et qui participera aussi au projet, a pour sa part déjà investi la Meinau et déployé de nombreuses initiatives avec les habitants et les amateurs du quartier dont Pheino Meinau en 2018.

Nous entendons continuer au-delà d'EXTRA ORDINAIRE 2019, de manière patiente et régulière, la relation avec la Meinau et le Neuhof.

Les artistes invités sont :

Catherine Boskowitz
Boyzie Cekwana
Fanny de Chaillé
Antoine d'Agata
Amala Dianor
François Duconseille
Gaetan Gromer
Androa Mindre Kolo
Jean-Christophe Lanquetin
Andreya Ouamba
Sello Pesa
Béatrice Santiago Munoz
Nina Støttrup Larsen

leur seule intuition, qu'ils vivent avant de la connaître vraiment, qu'ils possèdent



MEINAU

Clothilde Valette

Elle avait l'air de connaître les vendeurs et les bons stands où aller.
Je ne lui ai ni parlé, ni montré le dessin. Elle devait avoir 50 ans.
Elle marchait lentement parce qu'elle était chargée et qu'il y avait du monde.
Elle portait un long vêtement noir et ample. Elle était couverte.
Je me souviens surtout de son foulard avec des motifs colorés et
au fond noir. Je l'avais trouvé belle.
Elle allait surtout à des stands avec des la neurmitine.
Elle parlait un peu avec les vendeurs et allait à un autre stand.
Elle portait des sacs chargés de ses achats du marché.
Souvent les gens regardaient la femme et
le dessin de la femme et me
souriaient, me parlaient...
Elle faisait son marché, elle était
au stand des fruits et légumes des
parents de Babou. Je l'ai dessinée
pendant ce temps. Elle ne
s'est pas rendue compte que je la
dessinais. En revanche les
gens autour s'en rendaient
compte c'est comme ça
qu'ils sont venus me
demander de les
dessiner.





où est il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le



quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond,



Il ne parle pas beaucoup.
Il porte toujours la même veste, à chaque fois que je le croise.
Il n'a pas voulu prendre le dessin que je lui ai tendu. C'est son collègue qui l'a pris. Pauline a pris son collègue en photo avec le dessin dans une main.

Il a un air un peu gêné quand il me croise, je pense que je dois avoir le même air.
Il a les cheveux bruns, longs et très fins il me semble.
Je ne sais pas vraiment si il parle français. Un peu je crois.
Malgré qu'il ne prenne pas le dessin, il me fait un petit signe de la tête au sein d'un regard quand il me croise.
Je l'ai dessiné pendant qu'il me regardait pas.
Il vend des objets à 1€ qui servent au ménage et à la maison.
Il portait une veste kaki.

Je me souviens d'avoir
vu son nez très
pointu et ses yeux
un peu gros
par rapport
à son
visage.



J'ai pu voir son
visage. Elle était
sourante de dos.
Son manteau était
gris il me semble.

Je ne lui ai pas
parlé juste un sourire.

Elle était aussi
petite que son
amie. Un peu plus rousse
seulement.

Ses cheveux étaient
blonds platine.
C'était une couleur.
Elle était avec son amie et une fille
d'environ sept ans.

Je l'ai vue pour la
première fois sur
une des photos que
Pauline avait prise.

Son amie et elle
étaient très différentes
et pourtant très proches.

Elle marchait au même
rythme que son amie.

Elle avait du mal à
beaucoup de fond de ton.
Ses cheveux avaient l'air
encore plus blond.
Elle avait un visage
rosé et paté.

Elle avait le visage
très maquillé.

La fille d'environ sept ans
devait être la petite fille
de l'une ou
l'autre des
mères.

C'est curieux d'être aussi jeune
et d'avoir un regard aussi
marqué je pense.

Il était venu avec son
collègue, ils
voulait être
dessiné.

C'est surtout lui qui
parlait

C'est la première
personne de la
terrasse qui m'a
demandé de le
dessiner. Il se
tenait droit et face
à moi au milieu
de l'allée.

Quand il sourit
on ne voit plus ses yeux.
Il avait un visage alpin.

Il vend des légumes
et des fruits.
Il avait vraiment des pommettes
très hautes et brunes.

Je ne sais pas d'où il vient, il me
m'a peut-être pas dit d'ailleurs.
Il parlait lentement. Il a aussi parlé
avec Mangane pendant que je dessinais
mon ami.

Il est grand, on le voit arriver
de loin. On le remarque.
Il doit être jeune je pense.
Mais de vingt-cinq ans je
pense.
J'aime bien faire un tour du
marché avant de commencer
à dessiner. Je l'avais
remarqué déjà. Son regard
s'était voilé.

Je ne l'ai pas beaucoup
vu les fois suivantes.
Je le cherche un peu.
Je me souviens surtout
des pommettes.

Et de ses yeux fendus.
Il était grand et semblait voir
plus loin que tout le monde
dans le marché.
Il était à la fois rassurant
et inquiétant.

Il avait un verre de café à la main
acheté sûrement au vendeur à l'angle.
Ses gestes sont lents et manœuvrés.

Je l'avais déjà vu en me promenant entre
les stands. Il était en train de vendre.

Quand il est revenu pour que je le dessine
c'était au milieu d'une allée du marché.
Ça m'a fait plaisir qu'il me demande de le dessiner.
Il portait une écharpe rouge et verte.
Quand je l'ai vu il la portait encore.

